
U d'/of OTTAWA
39003000921865



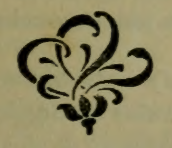
PHILOSOPHES ET PENSEURS

STUART MILL

PAR

Émile THOUVEREZ

Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse.



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & Cie

4, RUE MADAME, 4
1908

DU MÊME AUTEUR

Herbert Spencer (331), 2e édition........ 1 vol.
Darwin (438-439). 2 vol. Prix.......... **1 fr. 20**

DANS LA MÊME COLLECTION

(*Série des Grands Philosophes*)

ALFARIC (P.). — **Aristote** (337)............ 1 vol.

BEURLIER (E.), professeur agrégé de philosophie. — **Kant** (236), 4e édition...................... 1 vol.

— **Fichte** (332), 2e édition................ 1 vol.

GIRAUD (V.). — **Les idées morales d'Horace** (451) 1 vol.

CALVET (J.). — **Les idées morales de Mme de Sévigné**, 2 vol. (416-417). Prix........... **1 fr. 20**

DEGERT (A.). — **Les idées morales de Cicéron** (451) 1 vol.

DUFRÉCHOU (Alfred). — **Gobineau** (412) ... 1 vol.

— **Les idées morales de Sophocle** (414). 1 vol.

LENGRAND (H.), professeur de philosophie. — **Epicure et l'Epicurisme** (389)..................... 1 vol.

MENTRÉ (F.). — **Cournot** (440)........... 1 vol.

SALOMON (Michel). — **H. Taine** (210), 3e édition 1 vol.

— **Th. Jouffroy** (413)................... 1 vol.

— **Auguste Comte**, sa vie et sa doctrine (255), 3e édition............................ 1 vol.

VAUX (Baron Carra de). — **Leibniz** (422).. 1 vol.

— **Newton** (437)...................... 1 vol.

STUART MILL

I

BIOGRAPHIE

Stuart Mill est à la fois un philosophe spéculatif et un politique militant. Par ses ouvrages de théorie pure il représente, dans ses grandes lignes, la philosophie empirique et positiviste, apparenté à Bacon, à Helvétius, à Auguste Comte. Par ses articles de revues, par sa vie parlementaire, il est le leader le plus illustre du radicalisme philosophique et socialiste. Cette alliance de la spéculation et de l'action est un trait caractéristique de la race anglaise ; elle est, de plus, chez Stuart Mill, une part d'héritage familial. James Mill a frayé la voie à son fils. La philosophie positive et la politique radicale, l'utilitarisme et le benthamisme sont les doctrines que Stuart Mill a reçues de son hérédité et de son milieu ; mais il les a transformées jusqu'à les rendre méconnaissables. Pour bien comprendre sa pensée, subtile et mobile, il faut l'illustrer d'abord par l'étude de sa vie et de ses antécédents immédiats.

Stuart Mill est d'origine écossaise, et ce point nous doit mettre en garde contre les théories erronées. On ne peut pas expliquer, par la simple distinction des races, l'opposition qui existe entre la philosophie à demi spiritualiste de Hamilton, écossais, né à Glascow, et la philosophie positiviste de Stuart Mill, anglais né à Londres. Par son pays d'origine, qui est le comté de

Forfar, sur la côte nord-est de l'Ecosse, entre Edimbourg et Aberdeen, Stuart Mill est le compatriote de Thomas Reid comme de David Hume. Son grand-père, James Mill, était cordonnier dans la paroisse de Logie-Pert ; sa grand'mère, Isabel Ferton, avait été servante ; tous deux passaient pour être déchus d'une condition sociale un peu meilleure. Ils eurent trois enfants. L'aîné, nommé James comme son père, fut remarqué de bonne heure pour ses dispositions studieuses et destiné à la carrière ecclésiastique. On reprochait à Isabel Ferton d'être orgueilleuse ; elle voulait que son fils fût un lettré, et y réussit.

James Mill fut instruit d'abord à l'école de la paroisse, puis au collège de Montrose. Un gentilhomme des environs, sir John Stuart, de la famille royale des Stuart, le prit sous sa protection et l'envoya étudier la théologie à l'université d'Edimbourg. En 1794, James Mill prenait ses grades de pasteur presbytérien, et se faisait précepteur particulier en attendant un poste. Après quelques années d'attente et de tâtonnements, il se décidait, en 1802, à partir pour Londres, riche de jeunesse et d'espérance. Il se détachait dès lors des croyances religieuses et se passionnait pour les questions politiques et économiques. A Londres il se fit publiciste, écrivit dans les journaux, fonda une revue, et put, au bout de quelques années, songer au mariage. En 1805 il épousait Harriet Barrow, dont la mère, alors veuve, tenait un établissement d'aliénés. James Mill était d'une nature autoritaire et peu agréable ; bientôt après son mariage il perdit ses meilleures ressources par la disparition des revues auxquelles il collaborait ; son ménage connut la gêne avec toutes les tristesses qu'elle entraîne. Neuf enfants vinrent au monde dans cet intérieur sévère et triste. Le premier né eut pour parrain le gentilhomme écossais qui avait aidé James Mill dans sa jeunesse, et emprunta de lui le nom de John Stuart qu'il devait rendre illustre.

John Stuart Mill est né le 20 mai 1806, à Londres, 13, Rodney Street, Pentonville. L'éducation qu'il reçut

est intimement liée à l'ensemble des doctrines professées par son père. Elle est dirigée tout entière vers le développement des facultés intellectuelles, conformément à cette thèse d'Helvétius que la puissance de l'éducation est infinie parce qu'elle fait pénétrer dans le cerveau de l'enfant, par le canal des idées, tous les motifs d'action qu'il plaît au maître d'élire ; et il a fallu, en effet, tout le génie de Stuart Mill pour secouer plus tard le joug auquel il avait été courbé par un entraînement mental dont il n'existe peut-être pas d'autre exemple.

Cette éducation commence en 1810, vers l'âge de quatre ans, par un premier cycle qui est l'étude du grec. L'enfant apprit d'abord de longues listes de mots ; dès qu'il eut acquis par ce procédé un vocabulaire suffisant, il fut appliqué à la lecture des textes ; à l'âge de huit ans il avait lu six dialogues de Platon.

Alors commence un second cycle avec l'étude du latin, en même temps que Stuart Mill est promu précepteur de ses sœurs plus jeunes ; ce second trait de son éducation est encore le résultat d'une théorie systématique. A cette époque, en effet, se répandait en Angleterre la méthode de l'enseignement mutuel, apportée des Indes par le pasteur Bell et vulgarisée à Londres par un instituteur nommé Lancaster. Le parti benthamiste vit dans cette méthode un moyen commode de multiplier l'instruction dans les masses populaires, en divisant les écoliers par escouades de dix, les moins avancés sous la conduite d'un jeune moniteur un peu plus instruit. Au début l'engouement était universel et la méthode lancastérienne réunissait dans un même enthousiasme des amis de James Mill aussi différents que le quaker Allen et le libre-penseur Francis Place. Mais peu à peu la société lancastérienne apparut aux yeux de tous ce qu'elle était dès le début dans l'intention de James Mill : un instrument de culture laïque dirigé contre l'enseignement de l'Eglise, et se heurta dès lors contre l'opposition des pouvoirs ecclésiastiques qui la firent échouer. En ce qui concerne

d'ailleurs sa valeur pratique, Stuart Mill déclare que l'expérience personnelle, qu'il en a faite malgré lui, l'a complètement déçu. Il trouvait immoral qu'on le fît responsable, à l'âge de huit ans, non seulement de ses propres devoirs, mais de ceux de ses sœurs, et les rapports de sujétion d'élèves à maître lui paraissaient incompatibles avec les relations cordiales de frère à sœurs. Et cependant ni ce préceptorat précoce, ni ces études multiples n'épuisaient son activité tout entière. Stuart Mill faisait en outre, sans y être positivement obligé, de nombreuses lectures personnelles, consacrées surtout aux livres de voyages et aux historiens ; il lut dès cette époque l'*Histoire d'Angleterre* de David Hume. Il habitait la campagne, à Newington-Green ; tous les matins il se promenait dans les champs avec son père et lui faisait le compte rendu oral de ses lectures de la veille. Une semblable précocité étonnait et effrayait les amis intimes de la maison, et Francis Place écrivait : « Cet enfant est un prodige, mais il est destiné à grandir morose et égoïste. »

Un troisième cycle dans cette éducation merveilleuse s'ouvre à la douzième année, 1818, et a pour but, non plus la connaissance des langues, mais celle des choses. Stuart Mill commence alors ses premières études de philosophie proprement dite par la lecture de la *Logique* d'Aristote et de la *Logique* de Hobbes. C'est un trait à remarquer que cette union chez Stuart Mill et chez son père de la culture classique grecque et des études modernes. Ce qui plaît surtout à Stuart Mill dans les philosophes grecs, c'est l'art des divisions logiques ; il lui semble qu'Aristote et Platon ont donné dans leurs ouvrages la théorie appliquée plus tard aux choses de la nature par les infatigables classificateurs du XVIII[e] siècle. Mais le livre qui à cette époque agit sur Stuart Mill avec le plus de puissance est, dans un domaine tout différent, l'ouvrage composé par son père et alors sous presse, l'*Histoire de la Compagnie des Indes*, qui est le principal titre de gloire de James Mill. Cette histoire était comme une synthèse vivante

de tous les problèmes contemporains d'histoire et d'économie sociale, et Stuart Mill y puisait naturellement tout un ensemble d'idées et d'opinions, conformes à l'utilitarisme de Bentham, qui devaient être son premier *credo* philosophique à son entrée dans la vie. Le livre parut en 1818 et produisit sur le public anglais une impression si profonde de compétence et de science que James Mill, qui n'avait pas ménagé ses critiques à la puissante Compagnie, fut appelé par elle à l'un de ses plus hauts emplois dans ses bureaux de Londres. Cet événement décida de la carrière ultérieure de Stuart Mill lui-même.

En 1820 Stuart Mill avait quatorze ans, et ses études classiques étaient achevées. Un voyage sur le continent est le complément ordinaire de toute éducation anglaise conduite avec soin. Le général Samuel Bentham, frère de l'économiste, offrit à Stuart Mill de l'amener en France avec son fils George, le futur botaniste. Ce voyage fut d'une année, de mai 1820 à février 1821. Stuart Mill et les Bentham habitèrent d'abord le château de Pompignan, près de Toulouse; ils visitèrent les Pyrénées, Luchon, le Pic du Midi, Bayonne; et Stuart Mill garda, de ses courses dans les montagnes à la recherche des paysages et des plantes, une admiration de la nature qui ne s'est jamais démentie. Il passa l'hiver à Montpellier, et suivit dans cette ville le cours d'un professeur condillacien, Gergonne, dont l'enseignement corroborait celui de James Mill. Enfin, il séjourna à Paris à l'aller et au retour chez Jean-Baptiste Say et rencontra chez lui Saint-Simon. Ainsi le voyage de France fécondait chez lui la connaissance des hommes et des choses.

A l'époque où Stuart Mill rentrait à Londres, James Mill méditait le livre de psychologie *Analyse de l'esprit humain*, qui parut en 1828, comme un manifeste officiel de l'école associationiste. Stuart Mill prépara par de nombreuses lectures les matériaux nécessaires à ce livre : il dépouilla Condillac, Helvétius, Hartley. A la même époque il lisait le *Traité de Législation* de Ben-

tham, dans la rédaction française de Dumont. Cette lecture lui fut une révélation. L'œuvre de Bentham avait pour but de coordonner tous les faits sociaux dans une énumération systématique. Il appliquait aux sciences de l'esprit les procédés de classification générale et de synthèse, que le XVIIIe siècle avait appliqués avec bonheur aux sciences de la nature, et l'admiration que Stuart Mill éprouva pour cette puissante synthèse fit de lui, dès lors, le partisan enthousiaste du système benthamiste, duquel il devait peu à peu se dégager plus tard.

En mai 1823 les années d'étude s'achèvent, et Stuart Mill entre comme clerc dans les bureaux de la Compagnie des Indes à l'âge de dix-sept ans, et au traitement annuel de 750 francs. Il était convenu qu'on le mettrait peu à peu au courant des fonctions plus importantes, dans le service de son père ; ce service, qui était celui d'*examiner*, consistait à recevoir la correspondance des gouvernements indigènes des Indes et à y répondre. Employé d'abord, sous la surveillance de ses chefs, à rédiger des projets de réponses, Stuart Mill s'éleva rapidement dans la hiérarchie. En 1825 il gagne 15.000 francs ; en 1836, à la mort de son père, 30.000 francs ; en 1856 il devient chef de la correspondance indigène, c'est-à-dire troisième fonctionnaire de la Compagnie, à 50.000 francs ; et enfin, en 1858, lorsque la Compagnie est dissoute, il lui est alloué une pension de 40.000 francs. Il était astreint à six heures de présence par jour, mais l'expédition des affaires n'exigeait pas tout ce temps, et cette carrière, si heureusement parcourue, lui assurait à la fois le loisir intellectuel, la sécurité pécuniaire et l'indépendance morale.

Une seconde partie de la vie de Stuart Mill est celle qui s'écoule depuis son entrée dans la Compagnie des Indes, 1823, jusqu'à la mort de son père, 1836. Et, en effet, tant que vécut son père, Stuart Mill, plus ou moins maîtrisé par la dépendance dans laquelle il vivait, partagé entre l'influence paternelle et ses propres

opinions, n'arriva pas à la personnalité complète qu'il devait réaliser plus tard. Il est d'ailleurs dans toute cette période, de dix-sept à trente ans, un jeune homme prodige, comme il avait été un enfant prodige. Il écrit dans les revues, il fonde des clubs, il édite Bentham. Fils de journaliste il donne en 1822 son premier article au *Traveller* pour défendre les théories économistes de James Mill et de Ricardo contre Torrens qui les avait attaquées. A cette époque le parti benthamiste poussait aux dernières extrémités ses tendances anti-religieuses ; un de ses membres, Richard Carlisle, était emprisonné pour sa propagande athéiste, et Stuart Mill publie pour le soutenir, dans l'organe radical, le *Morning-Chronicle*, une série de lettres sous le pseudonyme de Wicliffe. Le parti politique auquel appartient Stuart Mill s'appelle le radicalisme philosophique. Les membres qui le constituent s'opposent naturellement aux *tories*, qui sont les conservateurs ; ils s'opposent en outre aux *whigs*, qui sont les libéraux de l'Angleterre, parce que les radicaux, non contents de telle ou telle amélioration de détail, demandent que l'on réforme par les racines, c'est-à-dire par l'application systématique des principes de Bentham, les bases de la société ; ils s'opposent enfin aux socialistes, ou partisans d'Owen, parce qu'ils sont des économistes de l'école d'Adam Smith, partisans de la liberté individuelle et adversaires du protectionnisme étatiste. Les libéraux ont pour organe la *Revue d'Edimbourg*, fondée en 1802 par Walter Scott ; les conservateurs ont pour organe la *Revue Trimestrielle* — *Quarterly-Review* — fondée par Canning, en 1809 ; les radicaux fondent à leur tour, en 1824, sur l'initiative de James Mill, la *Revue de Westminster*, et c'est dans cette revue — dont il fut lui-même directeur de 1835 à 1840 — que Stuart Mill écrit la plupart de ses articles dès 1824, et, entre autres, un examen de la *Logique* de Whately par lequel il prélude à son grand *Traité de Logique*.

A côté des revues il y a les clubs ; James Mill, fondateur de la *Revue de Westminster*, a fondé aussi le

club d'Economie politique, et comme lui, son fils, Stuart Mill, est journaliste et clubman. Dès 1823, il organise avec quelques amis, dans la maison de Bentham, une société de jeunes gens qu'il appelle la *Société Utilitaire*. Ce terme d'utilitaire avait été employé d'abord par les adversaires de Bentham pour discréditer sa doctrine. Dans un roman de Galt, intitulé les *Annales de la Paroisse*, le pasteur reproche à ses paroissiens de déserter la religion pour l'utilitarisme. Stuart Mill relève ce terme et en fait le signe de ralliement de sa doctrine. La *Société Utilitaire* n'eut d'ailleurs qu'une existence de trois années et fut remplacée bientôt par une autre plus importante. Stuart Mill était lié avec quelques jeunes gens, plus âgés que lui, qui étaient les disciples de son père : John Austin, le jurisconsulte, Charles Austin son frère plus jeune, Roebuck, utilitaire strictement benthamiste, George Grote le futur historien. Tous ces jeunes gens suivaient, en 1826, une série de meetings organisés par les owenistes et combattaient avec ardeur pour la liberté économique. Ils se rencontrèrent dans ces réunions avec d'autres politiciens de leur âge, libéraux ou conservateurs, et ils eurent l'idée de fonder avec ces adversaires une « Société de discussions contradictoires » — *Debating-Society* — analogue à la Société Spéculative qui existait alors à Edimbourg. Dans ces réunions, Stuart Mill connut deux jeunes gens qui lui plurent particulièrement : Maurice et Sterling, disciples de l'école allemande métaphysique et mystique de Coleridge et de Carlyle ; ainsi commencèrent ses relations avec cette école et l'influence qui devait peu à peu modifier son benthamisme.

Bentham jetait sur le papier les idées maîtresses de ses ouvrages et les confiait à ses disciples, notamment au genevois Dumont, pour en faire la rédaction définitive ; c'est par là que ses principaux livres ont été écrits d'abord en français, et plus connus sur le continent qu'en Angleterre. En 1825, Dumont, qui venait d'écrire le *Traité des preuves judiciaires*, renvoya à

Bentham les notes dont il s'était servi, et Bentham les remit à Stuart Mill pour les éditer à son tour. C'était un travail considérable ; il fallait remplir les lacunes, vérifier les textes, reconstruire l'ouvrage ; Stuart Mill s'acquitta de cette tâche à la pleine satisfaction de l'inventeur ; le *Traité de l'évidence*, rédigé par lui à l'âge de dix-neuf ans, forme deux volumes parmi les plus condensés de l'édition des œuvres de Bentham.

Tant de travail était excessif. L'année 1826, qui est la vingtième de son âge, est marquée par une crise à la fois organique et mentale que Stuart Mill compare lui-même aux crises de mysticisme religieux par lesquelles ses compatriotes se convertissent souvent au méthodisme. Il avait le système nerveux atteint tout à coup ; il était agité d'un tremblement perpétuel, dont il garda quelques traces, pendant toute la durée de sa vie, dans le mouvement spasmodique de ses yeux. En même temps un travail psychologique se faisait en lui, et il éprouvait cette impression de plus en plus nette que l'utilitarisme de Bentham ne conduit pas au bonheur : que, même si les réformes rêvées par son parti se réalisaient soudain, il ne serait pas heureux pour cela ; et il pensait que l'école associationniste, en analysant le sentiment du bonheur, l'avait fait s'évanouir. Une seule lecture le soulageait, celle des poètes paysagistes et particulièrement de Wordsworth, parce qu'il demandait à la poésie, non pas la peinture des passions humaines qui est dans Shakespeare, mais, au contraire, l'oubli de tout ce qui est humain, l'absorption de son âme dans la nature qui repose et qui rafraîchit. Un jour enfin il éprouva une angoisse aiguë et une détente subite, comparables aux crises analogues qu'on trouve chez Descartes, chez Pascal et chez Jouffroy. Il lisait, dans les *Mémoires* de Marmontel, le passage où cet auteur raconte la mort de son père, et la décision qu'il prit tout enfant de remplacer pour sa famille le protecteur qu'elle venait de perdre : « une image vivante de cette scène passa devant moi ; je fus ému jusqu'aux larmes ; dès ce moment le poids qui m'acca-

blait fut allégé. L'idée dont j'étais obsédé, que tout sentiment était mort en moi, s'était évanoui. Je pouvais retrouver l'espérance. » En d'autres termes, Stuart Mill comprenait qu'on ne rencontre pas le bonheur dans la recherche qu'on en fait, mais dans le dévouement à autrui. Dès lors, le calcul utilitaire cédait la place à l'amour désintéressé des hommes, et Stuart Mill s'éloignait du benthamisme.

La révolution française de 1830 acheva cette conversion. Aussitôt qu'il en eut la nouvelle, Stuart Mill accourut à Paris, se fit présenter à Lafayette, à Enfantin, à Bazard. Il avait pour introducteur, dans la Société saint-simonienne, Gustave d'Eichthal, qui s'était lié avec lui à Londres, en 1828, et qui l'avait tenu au courant des travaux d'Auguste Comte et des thèses essentielles du saint-simonisme. Le souffle de généreuse ardeur et de régénération sociale, qui animait cette poignée d'hommes, le conquit à son tour. Rentré à Londres, il se fit dans la presse l'écho des nouvelles doctrines qui l'avaient séduit et donna un article sur l'esprit du siècle animé de tendances sentimentales auparavant étrangères à son esprit, qui fit dire à Carlyle qu'un nouveau mystique était né. La formule était excessive ; la liaison qui s'établit quelque temps entre Stuart Mill et Carlyle ne fut ni étroite, ni solide ; mais l'attrait que Stuart Mill éprouvait dès lors pour la France et pour les questions françaises fut chez lui un sentiment durable.

C'est vers cette époque, 1831, qu'il faut placer dans la carrière de Stuart Mill l'événement le plus important de sa vie intime, le commencement de sa liaison avec Mme John Taylor ; elle avait vingt-trois ans, il en avait vingt-cinq. Elle était la petite-fille d'un voisin de campagne de James Mill, à Newington-Green ; son mari était un commerçant, d'une vie parfaitement honorable, mais peu capable, prétend Stuart Mill, d'être le compagnon intellectuel de sa femme. En réalité, bien des points sont restés obscurs dans cette liaison. Stuart Mill visitait assidûment Mme Taylor, dînait chez

elle deux fois par semaine, et, ces jours-là, M. Taylor s'absentait volontairement. On doit croire ce que Stuart Mill affirme, qu'il n'y eut aucun rapport coupable entre son amie et lui, mais l'amitié, sous cette forme même, était une faute. Il fut blâmé par sa famille, désapprouvé par ses amis, peu à peu isolé. Il assure que M[me] Taylor exerçait sur son esprit une influence considérable. Les amis de Stuart Mill ont prétendu qu'elle reflétait ses propres sentiments, et qu'il prenait comme suggéré par elle ce qui était pensé par lui-même. Quoi qu'il en soit, c'est certainement à cet amour qu'il a attribué, et que par conséquent, il a dû, dans une large mesure, l'élément de sentimentalité et de pitié, l'amour pour les faibles, qui s'est fait jour de plus en plus ouvertement dans ses œuvres, et qui l'a fait passer peu à peu de l'économisme libéral aux thèses protectionnistes et féministes du socialisme d'Etat.

La troisième période de la vie de Stuart Mill commence à la mort de son père, 1836, et s'achève à la mort de M[me] Mill, veuve Taylor, en 1858. C'est dans cette période qu'apparaissent les chefs-d'œuvre : la *Logique*, qui contient toute une philosophie intellectuelle; l'*Economie politique*, qui contient toute une philosophie sociale. La *Logique* est née peu à peu des réflexions faites par Stuart Mill sur quelques livres contemporains. En 1828, il rend compte de la *Logique* de Whately, aristotélicienne et rationnelle ; et la critique de cet ouvrage lui inspire, vers 1830, du point de vue positiviste, sa conception personnelle du syllogisme, mais il s'arrête devant le problème de l'induction, pour la solution duquel il lui manque les matériaux nécessaires. Le *Discours sur les sciences naturelles* de John Hershell, paru en 1831, lui fournit les documents essentiels en ce qui concerne l'étude des phénomènes de la vie. Quelques années plus tard, en 1837, Whewell publie l'*Histoire des sciences inductives* et Stuart Mill, qui en doit combattre plusieurs théories, y trouve du moins, dit-il lui-même, les matériaux tout préparés pour sa doctrine logique. Enfin il lit de 1837 à 1842,

les volumes successifs du *Cours de philosophie positive* et emprunte à Auguste Comte quelques-unes de ses idées sur la méthode des sciences sociales. La *Logique* est prête en 1841, publiée en 1843 avec un succès immense. Stuart Mill apparaît, avec cet ouvrage, suivant la formule de Taine « dans le silence de l'Europe, un maître qui s'avance et qui parle ».

L'*Economie politique* succède à la *Logique* : dans ce domaine encore Stuart Mill était bien préparé par ses travaux antérieurs. En 1844, il publie cinq *Essais* « sur quelques questions controversées d'économie politique » qu'il avait composés vers 1830. Les années suivantes, il prépare son ouvrage capital : les *Principes d'Economie politique*, qui paraissent en 1848 et qui expriment, par rapport aux traités antérieurs de Malthus et de Ricardo, une réaction fondée sur le sentiment de la vie et de l'optimisme moral, analogue à la réaction qu'exprimera plus tard son utilitarisme par rapport à celui de Bentham. C'est dans cet ouvrage des *Principes*, plus spécialement pénétré de philosophie sociale, et c'est dans le chapitre intitulé « l'aveuir des classes laborieuses » que l'influence de Mme Taylor intervient pour la première fois. Cette influence est nulle, dit Stuart Mill, sur les questions techniques et logiques, prépondérante en tout ce qui concerne les problèmes moraux et sociaux.

Les années d'élaboration de l'*Economie* et de la *Logique* sont les années pendant lesquelles s'échange, entre Stuart Mill et Auguste Comte, de 1841 à 1847, une correspondance qui avait débuté par l'enthousiasme et qui s'achève dans les déceptions. Stuart Mill avait lu dès 1828, grâce à G. d'Eichthal, la *Politique* de 1822 ; il s'était procuré en 1837 les deux premiers volumes du *Cours de philosophie positive* et avait trouvé, dans les volumes parus à la suite, une aide puissante pour les dernières parties de sa *Logique* non encore composées, notamment pour sa méthodologie sociale. Emporté par un élan de reconnaissance intellectuelle et de confiance morale — dont ses amis s'étonnaient

— il adressa spontanément à Auguste Comte une première lettre du 8 novembre 1841, dans laquelle il exprime son adhésion générale aux doctrines du *Cours* ; mais, dès la seconde lettre, il formulait ses réserves touchant la psychologie subjective que Comte nie et que lui-même affirme. Cette dissidence était grave et impliquait, à l'insu de tous deux, une opposition systématique. Comte voyait dans la psychologie subjective la dernière forme de l'esprit métaphysique représentée par Cousin et que le positivisme élimine : Stuart Mill voyait, dans l'analyse purement mentale des lois de la pensée, telle qu'il la réalisait alors dans sa *Logique*, la condition scientifique nécessaire de toute philosophie définitive. Auguste Comte voulut convaincre Mill par la lecture de Gall ; cette lecture l'édifia peu et la discussion continua sans grand progrès, parce que Mill, qui n'excluait pas d'ailleurs l'influence du physique sur le psychique, voyait mal toute la pensée de Comte. Le sixième et dernier volume de la *Philosophie positive* lui ouvrit les yeux ; dans la lettre du 15 décembre 1842, par laquelle il envoie à Comte son jugement sur cet ouvrage, il exprime son étonnement, et presque son effroi, d'avoir en face de lui non pas un ensemble d'enquêtes scientifiques ouvertes sur l'avenir, mais un système fermé de conclusions et de dogmes, comme si l'avenir n'y devait rien changer. Stuart Mill admet, au contraire, que les institutions sociales, telles que la propriété et le mariage, sont capables de modifications ultérieures et que notamment le problème de l'émancipation des femmes, qui succède aujourd'hui au problème préalablement résolu de l'émancipation des classes ouvrières, devra se résoudre dans le sens de la plus entière liberté. Le libéralisme est le seul dogmatisme de Stuart Mill ; les lettres de 1843 sont en majeure partie consacrées à ses revendications féministes. Auguste Comte, au contraire, épris de discipline et d'ordre, partisan de l'autorité gouvernementale et maritale, répond à Stuart Mill qu'il est trompé en ces matières par suite de son ignorance des lois physiologiques

et qu'il n'y a pas lieu de pousser la discussion plus loin. La constatation de cette divergence, qui implique l'opposition de deux méthodes et de deux systèmes, dut se traduire dans l'esprit de Stuart Mill par une sorte de déchéance morale du penseur dont il s'était fait une idée si fausse ; et la médiocre attention apportée par Comte à l'apparition de la *Logique*, cette année même, n'était pas faite pour parer à cette déception.

Les relations continuèrent cependant ; les lettres de 1844 ont pour objet le *Discours sur l'esprit positif*, de Comte, les *Essais sur l'Economie politique* de Mill, le jugement porté par Stuart Mill sur les philosophes anglais qui l'entourent, parmi lesquels un seul, Alexandre Bain, lui paraît apte à lui succéder. Enfin, surviennent les embarras financiers et les détresses morales. Mill avait été tenu au courant de la lutte de Comte contre son éditeur Bachelier, c'est-à-dire contre Arago, en 1842, et lui avait promis spontanément, le 15 juin 1843, en cas de malheur matériel, de venir à son aide « tant qu'il aurait un sou ». Le 22 juillet 1844, Comte écrit à Mill qu'il a perdu sa place d'examinateur à l'école polytechnique, où il reste seulement comme répétiteur, et qu'il lui manque de ce fait une somme de 6.000 francs sur son budget annuel. Le 23 août, Stuart Mill l'informe qu'un crédit de 6.000 francs est mis à sa disposition à Paris par les soins de Grote et de Molesworth (auxquels il faut ajouter Currie). L'année suivante, 1845, Comte renouvelle la même demande et toute l'année s'écoule en pourparlers pénibles. Stuart Mill n'arrive pas, malgré sa bonne volonté, à se mettre d'accord avec Comte sur les moyens pratiques de lui procurer des ressources par des articles de revues ou par des leçons. Molesworth refuse tout nouveau subside ; Grote envoie 600 francs ; Stuart Mill ne croit pas pouvoir insister davantage auprès de ses amis et Auguste Comte lui adresse, en décembre 1845, pour juger tout le débat, une lettre dans laquelle il peint son étonnement et sa douleur de n'avoir pas trouvé, chez ses disciples anglais, les secours qu'il se croyait en droit d'en attendre.

Trois lettres de Mill, de janvier à mars 1846, ont pour but une justification qui conduit à une séparation plus profonde : les philosophes anglais ne sont pas, autant que Comte l'a cru, ses disciples ; ils se séparent de lui sur des points essentiels, et surtout ils pensent, contrairement à son dogmatisme, que l'indépendance des pensées est une garantie nécessaire du progrès ; c'est dans cet esprit, dit Stuart Mill, que lui-même achève son *Economie politique*, comme une contribution personnelle à la science sociale perpétuellement modifiable.

Toutes ces luttes avaient lassé Stuart Mill. Le 6 mai, Auguste Comte lui annonce la mort de Clotilde de Vaux ; Mill ne répond qu'au bout de trois mois, le 13 août. Comte, qui avait attribué ce long silence à la maladie, en comprit sans doute l'intention, remercia Mill de ses condoléances et n'écrivit plus. Une dernière lettre de Stuart Mill, du 17 mai 1847, resta sans réponse. Il est difficile de juger exactement ces deux hommes, dont les rapports aboutissent à une telle rupture. Auguste Comte s'est cru méconnu et trahi ; Stuart Mill accuse Comte d'injustice envers ses amis, quand ils ont cessé de lui plaire. Lui-même cependant s'est montré plus généreux pour Spencer dans une circonstance analogue, qu'il ne l'a été pour Comte ; la conscience qu'il avait prise de leurs divergences avait tué lentement son amitié.

Peu d'années plus tard, la vie de Stuart Mill allait être transformée par son mariage avec Mme Taylor devenue veuve. « Si ardemment que j'eusse aspiré, dit Stuart Mill, à cette union complète de nos existences, nous aurions pour jamais renoncé à ce privilège, ma femme et moi, plutôt que de le devoir à la mort prématurée d'un homme pour qui j'avais le respect le plus sincère, et auquel elle portait une vive affection. Cette mort survint pourtant en juillet 1849. Rien ne m'empêchait de faire sortir, de cet événement malheureux, mon plus grand bonheur... Sept ans et demi, je jouis de cette félicité ; sept ans et demi seulement ! » Le mariage eut lieu en 1851. En 1854, une maladie de poi-

trine forçait Stuart Mill à prendre huit mois de congé qu'il passait en voyages dans le midi de l'Europe. En 1858, la Compagnie des Indes était supprimée, malgré l'opposition dirigée par Stuart Mill contre cette mesure, et lui-même, refusant le siège qui lui était offert dans le nouveau conseil institué pour le gouvernement de la colonie, recouvra la libre disposition de son temps. Il quitta l'Angleterre pour passer l'hiver dans le midi, mais M[me] Mill tomba malade dans le voyage et mourut à Avignon, où elle avait dû s'arrêter (1). Stuart Mill, resté veuf, garda auprès de lui sa belle fille, Helen Taylor, qui est devenue plus tard en Angleterre une des personnalités les plus marquantes du socialisme modéré ; c'est elle qui partagea désormais la vie intellectuelle de Mill et adoucit par son amour filial l'amertume d'une perte irréparable. Stuart Mill avait acheté une maison à Avignon, en face du cimetière de Saint-Véran, pour y passer les hivers près du tombeau de sa femme ; il vivait l'été à Blackheath, au comté de Kent.

Dans cette dernière période, qui est celle du veuvage, Stuart Mill s'est donné pour tâche de travailler sans répit à l'avènement des théories sociales qui avaient été chères à sa femme, et de rendre ainsi à sa mémoire le culte qui lui aurait été le plus doux. Il publia d'abord

(1) « L'an mil huit cent cinquante huit et le 4 novembre à dix heures matin, devant nous Jean-Baptiste Clerc, adjoint et délégué du maire pour l'Etat-civil d'Avignon (Vaucluse) ont comparu les sieurs Joseph Bresset, teneur de livres, âgé de quarante-cinq ans, et Dominique Portal, homme de confiance, âgé de cinquante-cinq ans, domiciliés en cette ville, lesquels nous ont déclaré que, *Henriette Hardy*, âgée de cinquante ans, née à Londres (Angleterre), fille de feu Thomas Hardy et de Henriette Hurst, mariés, *épouse de John Stuart Mill*, rentier, domicilié à Londres, est décédée hier à quatre heures du soir en cette ville, place Crillon, hôtel de l'Europe. Du décès de laquelle nous étant assuré, en avons dressé acte, que nous avons lu aux déclarants et signé avec eux. — Bresset, Portal et Clerc, adjoint. » (Extrait des registres des actes de l'Etat-civil de la ville d'Avinon.)

quelques ouvrages qu'il avait composés dans les années précédentes sous son inspiration et quelquefois avec son aide. Tel est son livre de *La Liberté*, dont il avait conçu le dessein en montant au Capitole dans son voyage de Rome de 1854, et qu'il dit être le plus achevé de ses écrits, parce que c'est celui dans lequel l'influence de sa femme se manifeste le mieux par la maîtrise d'une idée unique qui engendre tous les développements de détail : cette idée est celle de la liberté individuelle, que Stuart Mill revendique sous toutes ses formes contre l'omnipotence de l'État, parce qu'elle seule permet à l'activité humaine de fournir, dans toutes les directions qui lui sont ouvertes, toutes les valeurs dont elle est capable. La même année, 1859, il publie ses *Pensées sur le gouvernement représentatif*, issues des mêmes préoccupations de libéralisme et de justice. Il donne au *Frazer's Magazine* trois articles sur la morale, également composés pendant son mariage, et réunis ensuite en volume dans le livre de l'*Utilitarisme*. Enfin, il rassemble parmi les nombreux articles, insérés autrefois dans les revues, ceux qui lui paraissent les plus dignes d'être conservés, et forme ainsi les deux premiers volumes de la collection intitulée : *Dissertations et discussions*. Ces articles embrassent toutes les espèces de sujets sur lesquels s'exerçait l'esprit curieux de Stuart Mill : Tocqueville, Carlyle, Tennyson, Alfred de Vigny, Armand Carrel, la République de 1848, la question irlandaise et agraire, la poésie et la nature, les hommes et les problèmes les plus divers sont passés en revue dans un cycle aussi complet que possible d'études littéraires et sociales.

La publication de tous ses anciens travaux, entreprise d'abord dans un sentiment de piété conjugale, ramenait naturellement Stuart Mill aux préoccupations philosophiques. Une circonstance extérieure lui fit entreprendre un ouvrage nouveau, qui peut passer pour son testament intellectuel. En 1859 et 1860, les cours d'Hamilton, jusque-là inédits, sont publiés par ses disciples Mansel et Veitch. Hamilton représente ce que

Mill appelle la philosophie intuitionniste, c'est-à-dire une doctrine métaphysique assez voisine de celle de Cousin et de Schelling, opposée au positivisme. Stuart Mill, qui connaissait d'Hamilton les articles célèbres, autrefois publiés dans la revue d'Edimbourg, fut déçu, prétend-il, par la lecture des *Cours*, et résolut aussitôt d'en écrire la réfutation. Cette réfutation devint un gros livre : l'*Examen de la philosophie d'Hamilton*, et fut l'origine d'une polémique en règle. Mansel présenta la défense d'Hamilton dans l'ouvrage qui a pour titre : *Les Limites de la Pensée;* Stuart Mill répliqua dans les éditions suivantes de son livre. Mansel représentait, plus encore qu'Hamilton, l'esprit religieux et mystique; Stuart Mill, au contraire, plus opposé peut-être qu'en 1830 à tout développement de cet ordre, supportait avec peine les critiques de Mansel, et traitait dans l'intimité son livre « d'ouvrage nauséabond ». D'autre part, et à la même époque, 1865, Stuart Mill publiait son étude sur Auguste Comte, dans l'œuvre duquel il distingue, par des motifs analogues, la philosophie positive, qu'il approuve, du mysticisme religieux qu'il rejette.

Alors s'ouvre, dans la vie de Stuart Mill déjà si remplie d'œuvres spéculatives, une perspective toute nouvelle. Tant qu'il était fonctionnaire à la Compagnie des Indes il lui était défendu d'accepter aucun mandat politique. Ses amis profitèrent de sa retraite pour présenter sa candidature à la Chambre des Communes dans le quartier de Westminster à Londres. Il refusa de faire aucun acte de candidature, ni aucune dépense; il se présenta une seule fois devant ses électeurs pour répondre à leurs questions, à l'exception toutefois de celles qui toucheraient au problème religieux, sur lequel il s'était fait une règle de garder toujours le silence. « Est-il vrai, lui demanda un électeur, que vous ayez écrit quelque part que les classes ouvrières sont menteuses? — Oui », répondit Stuart Mill, et la salle salua de ses applaudissements unanimes le candidat non menteur. Il siégea à la Chambre de 1865 à 68. L'inté-

rêt de la législature porta surtout sur trois points : le problème électoral, qui est de tous les pays et de tous les temps ; la question irlandaise qui est propre à l'Angleterre moderne ; la question Eyre, qui est un fait de circonstance.

En matière électorale, la réforme censitaire de 1832 était jugée incomplète, et les discussions auxquelles elle donnait lieu allaient provoquer, dans cette même session, la réforme de 1867, plus libérale que la précédente. La position prise par Stuart Mill dans ces discussions, par des motifs plus philosophiques que politiques, déconcerta également les libéraux et les conservateurs. Avec les libéraux il affirme, dans un premier grand discours, sous le ministère Russel, la nécessité d'étendre l'électorat jusqu'à la classe ouvrière ; dans un discours plus avancé encore, sous le ministère Disraële, il demande de même l'électorat pour les femmes, motion qui fut mal comprise de tous, déclare-t-il, et dont on vit plus tard le bien fondé. Mais, en même temps, il se séparait des libéraux en combattant les projets qui étaient présentés pour l'extension du cens électoral et le scrutin secret. Il jugeait ces réformes incomplètes et, par conséquent, mauvaises, et, se montrant fidèle jusqu'à l'utopie au programme radical des réformes absolues, repoussait, à la déception de ses électeurs, toutes les réformes relatives.

Par suite de la même cohérence logique, Stuart Mill, partisan des réformes libérales dans la politique intérieure, était partisan pour les mêmes motifs des revendications irlandaises. L'époque était critique. Les Irlandais étaient soulevés et sous le nom de « fenians » répandaient la terreur dans l'île. Mill proteste contre la suspension, en Irlande, du bill de l'*habeas corpus*, qui est la garantie de la liberté individuelle. Il propose, dans un discours sur la question agraire, que l'Etat rachète aux grands propriétaires la terre irlandaise et la remette aux fermiers à bail perpétuel. Cette proposition était dans son esprit beaucoup trop radicale pour avoir chance de passer, mais elle devait servir à faire

paraître modérées d'autres motions qui passeraient grâce à elle. Cette fois encore il fut mal compris, et expliqua sa pensée dans une brochure spéciale, sur l'Angleterre et l'Irlande, brochure qui est le seul souvenir littéraire de sa carrière de député.

Enfin les mêmes principes le guident contre ses électeurs dans la question Eyre. Le gouverneur Eyre avait noyé, dans le sang des nègres, le soulèvement de la Jamaïque, distribuant la mort à profusion sous la simple garantie d'une cour martiale. Le peuple anglais et les radicaux eux-mêmes approuvaient cette répression sommaire d'une insurrection coloniale contre la métropole. Un petit groupe d'hommes, parmi lesquels Stuart Mill, entreprirent de faire voir que la loi doit être respectée aussi bien dans les colonies qu'en Angleterre, et poursuivirent les membres des Cours martiales, de justice en justice, sous l'accusation d'illégalité, devant les tribunaux anglais. En fait, les membres des cours furent acquittés ; mais l'on avait déterminé ainsi un grand mouvement d'opinion, et les difficultés qu'ils avaient eues, les sommes d'argent qu'ils avaient dû dépenser pour soutenir ces accusations successives, étaient capables de détourner longtemps d'un pareil exemple ceux qui pourraient être tentés de l'imiter.

Ainsi Stuart Mill, dans toutes les circonstances de sa vie parlementaire, ne s'était soucié que des principes et les avait soutenus souvent contre son propre parti. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il n'ait pas été réélu en 1868. Il avait alors 62 ans; sa santé qui avait été toujours chancelante, lui faisait sentir durement les atteintes de la vieillesse, mais sa pensée restait active et alerte. En 1867, il avait reçu, des étudiants de l'Université de Saint-André, le titre honoraire de recteur et leur avait adressé, en remerciement, un discours sur l'instruction moderne, qui contenait les traits essentiels de ses conceptions éducatives. En 1869, il publie son dernier volume : l'*Assujettissement des femmes*, composé dix années plus tôt; il prépare un ouvrage d'ensemble sur le socialisme, dont les fragments ont été publiés en

1870. En 1870, il écrit encore les dernières pages de ses *Mémoires* et le troisième *Essai sur la religion ;* en 1871, il développe les programmes de la Ligue agraire ; mais ses forces allaient bientôt le trahir.

En juin 1871, il assistait à l'enterrement de Grote dans l'abbaye de Westminster, et disait à Bain : « sous peu de temps je serai porté en terre dans un autre appareil ». Deux années encore, l'énergie morale triompha de sa faiblesse physique. En avril 1873, il arrivait à Avignon, sans que son état de santé parût plus débile qu'à l'ordinaire. Le 27 avril, il assistait au temple, dans lequel il entrait pour la première fois, à la réunion d'une société protestante d'instruction élémentaire ; le 5 mai, il tombait malade d'un érésypèle vésiculeux ; il mourait le mercredi 7 mai au matin (1). Suivant ses

(1) « L'an 1872 et le 7 mai à 10 heures du matin, devant nous, Léopold Reynaud, adjoint et délégué du maire pour l'Etat civil d'Avignon (Vaucluse) ont comparu les sieurs Clément Fanot, commis, âgé de 63 ans et Achille Piasecki, rentier, âgé de 39 ans, domiciliés en cette ville, lesquels nous ont déclaré que *John Stuart Mill*, rentier, agé de 67 ans, né à Londres (Angleterre) y domicilié, fils de défunts James Mill et Harriett Mill, mariés, veuf de Henriette Hardy, est décédé aujourd'hui à 7 heures du matin, dans son habitation, quartier Saint-Véran. Du décès duquel nous étant assuré, en avons dressé acte, que nous avons lu aux déclarants et signé avec eux. Fanot, Piasecki et Meynaud, adjoint ». (Registres de l'Etat civil d'Avignon). — Les biographes anglais, Bain, Spencer, Stéphen ont donné inexactement la date du décès de Stuart Mill ; et nous avons commis nous-même à ce sujet une inadvertance qui doit être relevée. Dans notre monographie sur Herbert Spencer (*Les grands Philosophes*, Bloud, 1905), p. 47, ligne 5, il faut lire : « le 10 mai arrrivait d'Avignon la nouvelle que Stuart Mill était mort. . » (On May 10, 1873, there came from Avignon the news of the death of John Stuart Mill the day before. — *Autob.* II, 247). — Au cimetière d'Avignon, la tombe de Stuart Mill et de sa femme (concession perpétuelle, nos 491-492) est recouverte d'un mausolé de pierre ; sur la dalle supérieure se lit l'inscription de langue anglaise, consacrée par Stuart Mill « à la mémoire chérie » de sa femme. — Mlle Taylor habite aujourd'hui l'Angleterre; la maison de Saint-Véran sera bientôt mise en vente ; un comité franco-anglais se formera-t-il pour l'acquérir et fonder à Avignon un « musée Stuart Mill » ?

volontés, le cortège fut réduit à ses seuls intimes : Mlle Taylor, M. le pasteur Rey et Mme Rey, le médecin d'Avignon qui l'avait soigné, et un autre médecin, son parent. Au cimetière une grande foule était spontanément accourue. Le pasteur, qui était en même temps l'ami de Stuart Mill, célébra sur la tombe l'office rituel. Plus tard un comité anglais proposa de transférer le corps à Westminster : la famille refusa, pour ne pas séparer l'époux de l'épouse. Londres ne possède du philosophe anglais que la statue qui se dresse aux quais de la Tamise : la France a sa dépouille.

Stuart Mill laissait quelques écrits posthumes. L'*Autobiographie*, écrite pour la plus grande partie en 1861 et pour les dernières pages en 1870, fut publiée par Mlle Taylor en 1873. Le troisième volume des *Dissertations et Discussions* avait paru en 1867 ; le quatrième et dernier est posthume, en 1876. Enfin les *Essais sur la Religion* paraissent en 1874. Ils sont au nombre de trois ; le premier, sur le sentiment de la nature, et le second, sur l'utilité de la religion, avaient été écrits par Stuart Mill pendant son mariage ; le dernier, sur le théisme, était beaucoup plus récent, composé en 1870, et Stuart Mill se proposait lui-même de le publier au moment où il est mort, rompant ainsi avec la résolution qu'il avait affichée toujours de ne pas entretenir le public de ses opinions religieuses. Au point de vue confessionnel, il était un pur incroyant, mais il ne faut pas oublier qu'en religion comme en métaphysique il avait l'esprit ouvert vers les possibilités indéfinies et les croyances idéales. Il participait régulièrement aux frais du culte et aux aumônes de l'église protestante d'Avignon. Ce philosophe utilitaire avait les goûts d'un poète : les scènes de la nature le ravissaient, il aimait les promenades à pied et l'étude des plantes ; il avait sauvé, en Angleterre, les ombrages de Piccadilly de la cognée des niveleurs, et laissait croître les branches des arbres dans son jardin de Saint-Véran, pour les oiseaux du ciel. Sa vie n'est pas irréprochable, parce que la liaison, même intellectuelle, qui a précédé

son mariage mérite le blâme. L'excessive rigueur d'une éducation, d'où l'influence maternelle était absente, et la réaction sentimentale qui s'en est suivie, expliquent à la fois ce qu'il y a de froideur dans la conduite de Stuart Mill à l'égard de sa famille et de passionné à l'égard de Mme Taylor. Dans les relations du monde, il se montrait généreux et bienveillant ; la hauteur et la fermeté morales étaient son caractère essentiel, et Spencer a pu dire de lui qu'il ne connaissait de la vie « que le travail et le devoir (1) ».

II

PHILOSOPHIE SPÉCULATIVE

La philosophie de Stuart Mill se décompose en deux directions principales : théorique et pratique. La philosophie théorique ou spéculative est particulièrement contenue dans la *Logique* et dans les livres de critique qui sont consacrés à l'examen des doctrines d'Hamilton et de Comte. La philosophie pratique ou sociale se lie à la précédente par l'*Economie Politique* dont le caractère est mixte ; elle se développe spécialement dans les livres qui ont pour objet la morale, la politique et la religion. Nous étudierons tour à tour ces deux groupes d'ouvrages.

Le caractère le plus saillant de la *Logique* de Stuart Mill, et qui frappe à la première lecture, est de soutenir avant tout la philosophie positive contre la philosophie métaphysique. Stuart Mill combat également le for-

(1) Nous présentons tous nos remerciments à M. Sacoman, professeur de philosophie au lycée d'Avignon, et à M. le Pasteur L. Rey, d'Avignon, pour les renseignements biographiques qu'ils ont bien voulu nous fournir. M. Rey a eu le privilège de vivre dans l'intimité de Stuart Mill, et le cadre restreint de cette étude nous empêche seul de profiter davantage de ses précieuses indications.

malisme logique d'Hamilton, la déduction rationnelle de Whately, l'induction conceptualiste de Whewell, parce que toutes ces doctrines lui paraissent imprégnées de dogmatisme métaphysique et de mysticisme. Mais le positivisme de Stuart Mill est singulièrement différent de tout ce qui l'a précédé, et la *Logique* dont il se fait le défenseur modifie celle de Hobbes et de Condillac, dans la même mesure et de la même manière que sa morale a modifié plus tard celle de Bentham.

La logique a pour objet, d'après Hamilton, l'accord purement formel de la pensée avec elle-même : science de la cohérence. Cette formule paraît inexacte à Stuart Mill. La logique est pour lui la science de la vérité tout entière, accord de la pensée avec elle-même et avec les choses, et cette correction exprime la croyance, partout présente chez Stuart Mill, que rien de défini comme un concept logique ne peut servir de mesure à l'existence, et que la nature et la vie, avec leurs transformations incessantes, sont le seul véhicule et la seule matrice de la réalité concrète et féconde. Cette croyance suppose toujours le même postulat caché : que la raison abstraite est un extrait inerte de la vie, par opposition au postulat d'Aristote, peut-être plus véritable, que les puissances sensibles, qui nous paraissent seules vivantes, sont l'expression elles-mêmes, inadéquate et subalterne, d'une raison en acte. Quoi qu'il en soit, la connaissance la plus simple est celle qui débute par la perception des idées, et les idées s'expriment au moyen des mots ; de là cette doctrine du XVIIIe siècle que la logique a pour base l'étude des mots. Toute l'école de Condillac a développé sa maxime qu'une science est une langue bien faite et que la liaison des idées n'est pas autre chose que l'ajustement des mots et des symboles. Cette thèse est la première sur laquelle l'opposition s'établit entre Stuart Mill et l'empirisme ancien, parce que Mill ne donne pas aux mots cette importance prépondérante. Le nom est la désignation d'une idée, mais l'idée elle-même n'est pas sèche et inerte comme le nom ; elle résulte de toute une série d'expériences,

de tout un développement actif de l'esprit. Pour Condillac les mots « homme » et « mortel » sont deux signes abstraits par lesquels je puis indifféremment désigner un même être, et qui sont liés entre eux par un rapport d'égalité algébrique et fixe. Pour Stuart Mill chacun de ces termes éveille toute une série de connaissances antérieurement emmagasinées par l'esprit. L'idée d'homme connote sans doute un certain ensemble de caractères qui constituent sa compréhension, et dénote un certain nombre d'individus auxquels cette idée s'étend ; mais, par derrière ces termes, ce qui existe surtout c'est l'activité de l'esprit qui a perçu des expériences, qui les a comparées, qui les a retenues, qui les applique de nouveau avec plus ou moins de succès, qui réussit ou qui se trompe. Le calcul logique de Condillac, nu comme un théorème, est remplacé chez Stuart Mill par l'activité vivante de l'esprit.

Le même motif explique une autre divergence. L'école anglaise est caractérisée en général par ses tendances subjectivistes. Tout l'effort de Locke consiste à traduire dans le langage de la conscience interne les idées que le sens commun applique naturellement aux choses objectives et Hobbes disait que les mots ne désignent pas les choses elles-mêmes, mais l'idée que nous nous faisons des choses. Lorsque je dis « cheval » ou « maison », je vois bien que ce terme s'applique exactement à l'idée que je me fais d'un cheval ou d'une maison, mais rien ne prouve que les choses soient telles que j'en ai l'idée, et par conséquent le mot qui correspond à l'idée ne correspond pas nécessairement à la chose. Stuart Mill prend l'attitude inverse. Peu importe, au point de vue ontologique, la difficulté soulevée par Hobbes ; ce qu'il y a de certain, c'est que notre but est d'exprimer le réel. Si nous distinguons ce qu'il y a d'individuel et de fugitif dans notre conscience, et ce qu'il y a de général en dehors d'elle, c'est ce général, relativement extérieur, qui nous intéresse. Il ne me suffit pas de savoir que pour moi l'idée de la fréquence du pouls accompagne l'idée de la fièvre, je veux

savoir si, indépendamment de l'idée que je me fais de ces choses, ce rapport existe et s'il peut être affirmé d'une manière générale. Avec plus de précision encore, lorsque je dis que la bèche entre dans la terre, je ne veux pas dire que l'idée de la bèche entre dans l'idée de la terre, ce qui serait absurde. Ce qui est idée, par une certaine face subjective, s'applique objectivement au réel ; et le but de la logique n'est pas la description interne de l'esprit, mais la critique des relations extérieures des choses, quelque sens d'ailleurs idéaliste que ces termes doivent prendre plus tard en métaphysique.

La proposition logique n'a donc pas le rôle mécanique et pauvre que lui assigne Condillac. Dire qu'elle a pour fonction unique de substituer un nom à un autre dans la désignation des choses, cela est vrai pour les propositions verbales, qui ne contiennent que des noms propres : « Tullius est Cicéron » et « Cicéron est Tullius ». Cela est faux pour toutes les autres propositions qui signifient, non pas la substitution d'un signe à un autre signe, mais l'énonciation d'une connaissance distincte, irréductible à d'autres connaissances. Ainsi Stuart Mill se rapproche des théories contraires à l'empirisme ; cette thèse de l'affirmation réelle des propositions signifie que chaque acte de l'esprit est une synthèse ; elle est dans le système de Mill ce qui correspond au jugement synthétique de Kant, et ce par quoi il s'oppose à la logique condillacienne, parce que la synthèse est par définition ce qui ne se déduit pas à l'analyse.

Stuart Mill rejette la doctrine syllogistique d'Aristote, précisément parce qu'il voit en elle un mécanisme analytique et inerte. Les concepts généraux sont pour Mill des classes artificiellement fermées, en sorte que le syllogisme se heurte à cette contradiction : étant donnés des cadres rigides, emboîtés les uns dans les autres, ou bien la majeure contient la conclusion et le syllogisme est un cercle, ou bien elle ne la contient pas, et le syllogisme est faux. Il faut donc, dans la théorie du syllogisme comme partout ailleurs, réintégrer la

vie de l'esprit. La majeure est un mémorandum qui nous rappelle un grand nombre d'expériences passées. J'ai appris, par une série d'efforts successifs, que Pierre, Paul et Jacques étaient mortels : « tous les hommes sont mortels », et la mineure est un autre effort de l'esprit, par lequel je perçois une ressemblance jusqu'alors inaperçue : « le duc de Wellington ressemble à Pierre et à Paul ; il est homme comme eux, mortel comme eux ». Le syllogisme aristotélicien, considéré comme agencement mécanique des classes toutes faites, est ainsi remplacé par des états de conscience qui marchent. Le syllogisme a pour base, non plus les axiomes scolastiques, *de omni et nullo*, mais quelques principes comparables à ceux des mathématiques : « deux termes qui coïncident avec un troisième coïncident entre eux ». Wellington et Pierre, qui coïncident dans l'humanité, coïncident aussi dans la mort. Ce que les mathématiciens appellent identité de deux termes signifie coïncidence de deux pensées, parallélisme de deux inférences. Lorsque Descartes fait coïncider, dans la géométrie analytique, les notions de forme et de nombre, la déduction plus vaste qu'il obtient ainsi résulte d'une concomitance nouvelle entre des pensées jusqu'alors distinctes. Toutes les sciences ont pour idéal la déduction mathématique ; mais cette déduction d'apparence mécanique est au fond inférence et vie. Le syllogisme mathématique ou logique se fait induction.

Il n'y a pas, à la base des mathématiques, des principes abstraits et fixes. Les premières définitions, les premiers axiomes sont des généralisations tirées de l'expérience. On trouvera peut-être quelque jour des parallèles qui se rencontrent, comme on a trouvé quelque part des cygnes qui n'étaient pas blancs. Cette thèse de Stuart Mill, d'apparence paradoxale, est également opposée à un rationalisme étroit et à un empirisme naïf. Il n'y a pas, avant toute action de l'esprit, une loi abstraite de la pensée qui la lie, et il n'y a pas non plus, avant toute expérience, un objet extérieur qui définit les expériences possibles. Ni la raison, ni la

matière n'existent à part ; ce qui est primitif et seu réel c'est la vie de l'esprit ; et cette théorie est vraie sans doute au sens métaphysique qu'elle a chez Fichte. L'interprétation de Stuart Mill est bien différente, mais on a tellement confondu, contre toute justice, Stuart Mill et Hobbes, qu'il faut insister sur leur distinction. Ce qui est essentiel, dans le système de Mill, c'est l'action de la pensée au moins humaine, sinon divine, en ce sens qu'on ne trouve nulle part une limite qui s'impose à elle et qui la maîtrise jamais.

Ainsi s'explique la doctrine de l'induction. Stuart Mill est célèbre pour avoir donné les quatre méthodes inductives de concordance, de différence, des variations concomitantes et des résidus. Le but de ces méthodes est de montrer que les expériences ne viennent pas s'enregistrer d'elles-mêmes dans nos instruments et dans nos esprits, et que c'est l'activité de la pensée en quête des ressemblances et des différences, qui les organise peu à peu. Stuart Mill se réfère expressément à Bacon, et le félicite d'avoir substitué à l'induction par énumération vague, qui est passive, l'induction avisée et laborieuse, intelligente et active, par laquelle l'esprit pénètre dans la complexité des choses. On a reproché à Stuart Mill d'avoir pris les faits d'expérience pour des réalités toutes faites, tandis que les faits les plus simples sont déjà des constructions synthétiques qui supposent, pour être isolément perçus, l'application de toute une série d'hypothèses émises par l'activité de l'esprit. Mais cette formule, « les faits sont construits et non donnés, » qu'on oppose à Stuart Mill, est la conséquence de ses propres doctrines, poussées plus loin. Ce qui est vrai seulement c'est que la logique est pour Mill une œuvre de vérification et de critique, et qu'elle se confond davantage chez nos contemporains, à tort peut-être, avec la marche génétique de la science elle-même.

Le principe de l'induction chez Stuart Mill se définit simplement par la vie, par une tendance d'abord inconsciente et qui prend peu à peu conscience de soi-

même, de la même manière qu'un enfant se sert d'abord de ses muscles et de ses organes sans le savoir et sans le vouloir expressément, et prend peu à peu possession consciente de toutes ses facultés d'agir. Le principe objectif de toute connaissance est l'uniformité du cours de la nature. Cette uniformité générale se traduit par les uniformités partielles que nous constatons une à une. Avant même de se demander si le soleil cesserait de luire, la moisson de croître, les premiers hommes ont connu ensemble le retour du soleil et le problème de son retour ; ils ont eu à la fois l'expérience vague et l'induction vague, et c'est cette induction rudimentaire qui, toujours justifiée, est devenue peu à peu l'induction scientifique et universelle ; celle-ci n'a pas d'autre garant que celle-là. Encore une fois, la vie de la nature, comme celle de l'esprit, n'a pas en dehors d'elle quelque critérium abstrait, quelque être non vivant et par conséquent inerte qui lui serve de soutien et de garantie. La certitude n'a pas pour garantie suprême la non contradiction d'Hamilton ou l'inconcevabilité de la ~~négative de~~ Spencer. L'une et l'autre formule ne sont pas autre chose que des généralisations de notre expérience : il ne nous est jamais arrivé, jusqu'à présent, de penser en même temps et sur un même sujet les contradictions ; il ne nous arrive jamais de concevoir ce que dans le même moment nous ne concevons pas. Mais par de là toutes ces formules abstraites, résultat de l'expérience et de la croyance, ce qui seul est circulation de la vie c'est la croyance elle-même, et peut-être pourrait-on dire que, par là au moins, Stuart Mill est le compatriote des philosophes qu'il combat le plus. Entre la croyance de Mill et celle de Mansel il y a quelque parenté nationale.

La même doctrine de l'activité de l'esprit explique les passages consacrés aux opérations auxiliaires de l'induction, et ces passages s'expliquent mal dans la conception qu'on se fait d'un Stuart Mill, disciple de Condillac et de Hobbes. Le raisonnement a pour base

l'observation, mais l'observation n'est jamais la représentation pure et simple, la photographie inerte de l'objet donné dans l'expérience ; il s'y mêle toujours une part d'induction, et la connaissance que nous croyons avoir des choses est défigurée, ou transformée, par le rôle actif de l'esprit dans cette connaissance. Au contraire, la désignation des choses par les mots n'est pas nécessaire, comme le croyait le XVIIIe siècle. Les mots sont quelque chose de trop pauvre et de trop sec pour correspondre à la spontanéité des idées. Ce qui est essentiel ce n'est pas la désignation des groupes d'idées par les mots, mais la formation des groupes par l'esprit. Le moyen légitime en est l'abstraction, la faculté qui suppose l'activité la plus laborieuse et la plus subtile ; et ce rôle, que Stuart Mill lui confère, est conforme au but que toute sa doctrine poursuit : réintégration de la vie dans les opérations de l'esprit.

La classification des sophismes manifeste les mêmes tendances. Les sophismes d'observation, de généralisation et de raisonnement s'expliquent d'eux-mêmes. Aux sophismes de confusion correspond une pensée paresseuse qui ne fait pas l'effort suffisant pour se rendre maîtresse d'elle-même. Mais surtout les sophismes de simple inspection sont caractéristiques par l'exemple que Stuart Mill en donne. Le plus hardi sophiste est Leibniz qui admet, par simple inspection, c'est-à-dire sans critique, préalable, l'universalité des principes de la raison. Ici encore Stuart Mill ne veut pas qu'un moment particulier du devenir des choses : la constatation actuelle et partielle du principe de non contradiction, se transforme en loi du devenir, et qu'un sentiment psychologique, fût-il l'amour de la raison, s'érige en postulat suprême, parce que tous nos sentiments sont fugitifs et toutes nos lois provisoires.

La logique des sciences morales, par laquelle le livre de Stuart Mill s'achève, suppose le problème préalable de la liberté. Si les actions humaines sont libres, sont-elles l'objet d'une science? Si elles sont déterminées, sont-elles morales ? Dans la solution du dilemme Stuart

Mill fait apparaître toujours la même répugnance pour ce qui est un donné, c'est-à-dire une contrainte. La nécessité, au sens déterministe, n'existe nulle part dans la nature, parce qu'elle suppose un lien mystérieux, un pouvoir fatal par lequel la cause agisse sur l'effet; et ce pouvoir, objet de croyance superstitieuse, n'existe pas. Ce qui existe, ce sont des rapports invariables entre les faits et les faits, des rapports inconditionnels, c'est-à-dire directs, par lesquels par exemple le choc de la bille est toujours suivi du mouvement. Ces uniformités naturelles existent en psychologie comme ailleurs. Si nous connaissions parfaitement l'homme qui nous parle, sa manière de penser et de sentir, nous prévoirions ses actes à coup sûr, et cette prévision ne suppose aucune faiblesse, mais au contraire, une force, chez celui qui en est l'objet. Je m'indignerais qu'un de mes amis ne sût pas prédire quel accueil je ferais à une proposition criminelle. Il suffit, pour que ma liberté et que ma dignité soient sauves, que mes pensées ne soient pas, comme le veut Auguste Comte, les résultantes de mes fonctions organiques. La psychologie introspective est une science autonome ; mais dans son intérieur même il y a des successions invariables de la pensée et du vouloir et, par conséquent, suivant la thèse d'Helvetius, une influence inconditionnelle des idées sur les actes. Dans le monde des âmes le désir précède l'action, comme dans le monde des corps le choc précède le mouvement. Dès lors il est possible d'imaginer une mécanique logique de l'esprit et de créer une science des caractères ou éthologie. Cette science, intermédiaire entre la psychologie générale et les histoires particulières, nous montrerait par quel procédé on peut donner naissance à un caractère déterminé, et provoquer par suite toute la série d'actions qui en dérivent. On reconnaît chez Stuart Mill, dans cette définition négative de la liberté et dans ce rêve d'une détermination systématique de tous les groupements possibles d'idées et d'actions, l'influence toujours renaissante du condillacisme, qui ramenait tous

les problèmes humains au calcul statique des éléments en présence, et de leurs combinaisons numériquement réalisables. Toute cette réaction de Stuart Mill, que nous avons notée, contre l'analyse du XVIIIe siècle, est rendue plus sensible par l'empreinte que l'esprit d'analyse a laissée sur lui, et les contradictions de doctrine qu'on lui a souvent reprochées résultent de ces efforts et de ses défaillances.

En attendant qu'une éthologie soit possible, quelle sera la méthode des sciences morales? Les procédés ordinaires de l'induction sont insuffisants pour des faits si complexes. On peut tenter tour à tour trois méthodes, analogues à celles des chimistes, des géomètres et des physiciens. Le chimiste prend un corps isolé et l'étudie à part. Ainsi font les publicistes qui prennent arbitrairement dans la vie sociale un fait isolé et lui donnent une importance qu'il n'a pas. C'est l'empirisme qui pèche par généralisation illégitime. On constate que la prospérité de l'Angleterre coïncide avec le régime protectionniste, et l'on conclut à tort que la protection engendre la prospérité. Le géomètre pose quelques principes et en déduit toute sa science ; ainsi font les philosophes qui déduisent d'une idée unique et exclusive, et souvent fausse, tout un système social. La peur est le principe qui fait obéir l'esclave à son maître, le peuple à son roi, et toute la politique de Hobbes est déduite du principe unique de la peur. C'est ne pas voir la complexité infinie des causes et des effets ; le monde social ne s'explique pas par un fait unique, mais par un concours multiple d'actions et de réactions qui se croisent. La troisième méthode, seule légitime, est celle des physiciens. Elle est déductive comme la précédente ; mais, au lieu d'appliquer un principe unique à la vie sociale tout entière, elle distingue une série de sciences séparées : la politique, l'économie, la jurisprudence, et déduit chacune d'elles d'un principe spécial qui lui est propre. Par exemple, l'économie dérive de l'idée de l'utile, la jurisprudence de l'idée du droit, et, dans chacun de ces domaines

ainsi limités, la déduction est exacte parce qu'elle est fragmentaire. Mais ces sciences éparses doivent se fonder dans une unité plus haute, qui correspond à l'unité de la vie sociale prise dans toute son ampleur. Un état social est caractérisé justement par l'influence réciproque de tous les éléments qui le constituent, et qui réalisent par leur concert la civilisation d'une époque. Deux problèmes se posent donc : quelle est la loi statique qui explique comment, dans un état donné de l'histoire, les divers éléments sociaux se combinent pour constituer la civilisation sociale ? Et quelle est la loi dynamique qui explique le passage d'un état social à un autre ? Ces problèmes se résolvent par la méthode historique de déduction inverse. La psychologie fait connaître les principes les plus généraux de la nature humaine ; on n'en peut pas déduire *a priori* la marche des événements sociaux. Mais l'histoire à son tour constate cette marche et montre ce qu'ont été, dans les faits, les transformations successives des sociétés et des races. En rapprochant ces deux termes, la psychologie et l'histoire, l'on peut déduire après coup, par une inférence inverse, les faits sociaux des lois de l'esprit. C'est ce qu'a fait James Mill dans son histoire des Indes. Ainsi se découvre un progrès de l'humanité, qu'Auguste Comte résume dans sa loi des trois états, mais Comte a tort de présenter le devenir humain comme une croissance nécessaire et comme un cycle qui se ferme ; ce devenir est fils de la liberté, spontané et illimité comme elle.

Telle est la logique, mais par derrière elle, par derrière l'économie et l'esthétique, un postulat subsiste, auquel toutes ces sciences se suspendent et qui est le fondement de l'éthique. Ce postulat est pour Stuart Mill, qui l'énonce ici sans autre développement, celui de l'utilité générale. La maxime qu'une action est valable, non par le bonheur personnel qu'elle procure à l'agent, mais par la collaboration qu'elle apporte au bonheur de l'humanité, est le terme que la logique finissante laisse entrevoir, et qui prépare le passage de

la philosophie scientifique à la philosophie morale. Ainsi la doctrine de Stuart Mill aboutit, comme celle de Leibniz, malgré toutes les différences qui les séparent, à un postulat de simple inspection, et elle le fait parce qu'elle préfère la vie à l'inertie, parce qu'elle répudie ce qui est donné pour ce qui doit être ; et cet esprit dynamique, qui caractérise la logique de Mill, se dégage plus nettement encore des discussions, d'un ordre plus métaphysique, opposées par lui à la philosophie d'Hamilton.

L'*Examen de la philosophie d'Hamilton*, remanié dans ses éditions successives, est un livre touffu et confus, surchargé de citations et de discussions, et dont la lecture est rendue particulièrement pénible par le mélange perpétuel du dogmatique et du polémique. Pour éclaircir ce dédale, il faut se rappeler les principes que nous avons cru pouvoir extraire de sa *Logique* et qui consistent en ceci : nier toute réalité absolue en tant que fixe et inerte soit à titre d'objet extérieur, donné en dehors de l'esprit, soit à titre de loi immuable, imposée à l'expérience, et proclamer, avant toute chose, l'allure essentiellement libre de la pensée qui se donne carrière, sans qu'on ait le droit de lui imposer, ou de lui prédire, une direction ou des limites, au nom d'une évolution antérieure ou d'une raison transcendante. Ces principes expliquent la position prise par Stuart Mill, en face d'Hamilton, dans les trois problèmes auxquels Hamilton avait consacré ses trois plus célèbres articles de la *Revue d'Edimbourg* : « la relativité de la connaissance, » « la conscience et le perceptionnisme, » « la réforme logique. »

Le problème de la relativité de la connaissance est particulièrement instructif, parce que Stuart Mill et Hamilton sont en très grande partie d'accord sur cette doctrine, en sorte que les points par lesquels ils divergent montrent mieux les motifs de leur divergence. Toute connaissance est relative, dit Stuart Mill, et non seulement Hamilton a raison de l'affirmer, mais il a tort de ne pas pousser assez loin les conséquences de

cette affirmation. Il ne suffit pas de dire que derrière les apparences des choses, qui sont les sensations, il y a une réalité qui nous échappe et qui est par exemple la matière. La réalité ainsi conçue est un fantôme ; il faut l'exorciser.

Hamilton admet, avec Locke, la distinction des qualités premières et des qualités secondes. Les qualités premières ou mathématiques — la forme, le mouvement, l'étendue — sont réelles et constituent la matière ; les qualités secondes ou physiques — le son, la couleur — sont subjectives. Donc la matière étendue existe, et la connaissance que nous en avons est relative à nos perceptions sensibles : nous la connaissons telle qu'elle apparaît, non telle qu'elle est. Stuart Mill admet, avec Berkeley, que cette distinction est inexacte, que les qualités premières sont subjectives au même titre que les secondes ; donc la matière n'existe pas ; elle est, sans aucune restriction, une vision de l'esprit. Stuart Mill se flatte de pousser ainsi le relativisme plus loin qu'Hamilton ; la matière est, non pas dans quelques-uns de ses traits, mais dans son existence même, une dépendance de l'esprit, une relation à l'esprit. Mais le relativisme poussé à ce point ne s'évanouit-il pas dans la contradiction ? Si la matière existe et si elle est connue, non telle qu'elle est, mais telle que l'esprit la voit, il y a relativisme ; si, au contraire, la matière n'est rien, les sensations de l'esprit sont ce qu'elles sont, sans relation à un autre terme, sans relativisme. Le subjectivisme absolu rapproche ici Stuart Mill de Fichte. Ce qui reste vrai, c'est que l'esprit à son tour enferme en lui-même une relativité intrinsèque, en ce sens que chacune de ses représentations successives dépend de représentations antérieures ou concomitantes ; nulle part un moi absolu, analogue à celui de Fichte, ne sert de principe fixe aux représentations mouvantes de Stuart Mill.

Le moi absolu est Dieu. Et sur ce point encore le relativisme de Mill diffère de celui d'Hamilton. Hamilton s'inspire de Kant : « penser, dit-il, c'est conditionner »,

parce que c'est soumettre l'objet aux conditions de la pensée; donc nous ne pouvons pas penser Dieu, qui est par définition l'inconditionné. Et, en effet, Dieu se présente à nous sous deux caractères : l'absolu et l'infini. Ces deux caractères sont contradictoires, parce que l'infini est ce qui s'étend sans limites, comme une partie d'un tout qui serait toujours plus grand ; l'absolu est ce qui existe sans relation avec autre chose, et cela ne peut se comprendre que d'un tout qui n'est partie de rien autre. Ainsi, nous ne pouvons pas concevoir Dieu sans nous contredire, et pourtant Dieu est tellement nécessaire comme soutien de nos pensées, qui oscillent perpétuellement entre ces deux termes de l'infini et de l'absolu, qu'il faut nécessairement l'affirmer. Hamilton conclut que la raison ne se suffit pas à elle-même et qu'elle doit être suppléée par la croyance. Stuart Mill rejette cette théorie parce qu'elle suppose des conditions de la pensée qui l'emprisonneraient à l'avance et qui seraient pour elle des éléments d'inertie. Il n'admet pas que le dilemme soit exact. Nous ne pouvons penser aucun élément du monde comme absolu, parce que nous enfermerions ainsi dans des limites immobiles ce qui ne peut pas être enfermé ; mais nous devons et pouvons penser tous les éléments du monde comme infinis. L'infinité de l'espace et du temps sont des attributs qui correspondent simplement à cette idée qu'aucune démarche de l'esprit ne doit être considérée comme la dernière possible, et comme capable d'arrêter, par une barrière immobile, les démarches ultérieures de la pensée. L'idée de Dieu est le concept de l'infini, formé par l'activité de l'esprit, en opposition avec ce qu'il y a de fini et de limité dans chaque démarche mentale successive.

Il ne faut donc pas opposer la connaissance et la croyance. Stuart Mill s'attache à combattre les conséquences que Mansel a déduites d'Hamilton, et particulièrement cette formule — qui aurait rappelé à un philosophe français la formule d'Arnauld — que l'infini ne ressemble en rien au fini, ni l'objet de la croyance à

l'objet de la connaissance, ni la bonté infinie de Dieu à ce que nous appelons ici-bas la bonté humaine. Stuart Mill revendique contre cette thèse les droits de l'analogie, et il ne le fait pas comme un dogmatique qui s'indigne de voir opposer une limite aux principes nécessaires de la raison, mais comme un idéaliste qui pense que la croyance est la vie de l'esprit, que la raison est, à chaque moment successif du devenir humain, l'expression d'une croyance actuelle, et qu'il ne peut pas y avoir de contradiction entre savoir et croire, parce que toute pensée est vie et toute science croyance. Mill est l'adversaire de Mansel parce qu'il pousse plus loin que Mansel lui-même le domaine de la croyance, dans laquelle il enveloppe la raison.

Les mêmes principes servent à résoudre le deuxième problème de la conscience et du perceptionnisme. D'après Hamilton, certains éléments de la croyance sont primitifs, et des lois nécessaires existent qui s'imposent à notre connaissance. D'après Stuart Mill, au contraire, le témoignage de la conscience est toujours suspect, parce que notre état mental actuel résulte d'une longue éducation antérieure, dont nous n'avons pas aujourd'hui le souvenir, de toute une série d'associations, en sorte que nous prenons pour primitif et nécessaire ce qui est dérivé et relatif. Ici encore ce qui existe, c'est une conscience en voie de devenir et telle qu'on ne peut pas enrayer son développement passé. Pour la perception, la thèse particulière qu'Hamilton oppose à Thomas Reid est la distinction de deux sortes de connaissances, médiate et immédiate. Dans la connaissance immédiate — la perception actuelle de cette table — j'ai directement conscience de percevoir un objet ; j'ai, si l'on peut employer ces termes contradictoires, conscience de l'objet lui-même ; j'ai dans ma conscience l'objet qui est devant elle. Dans la connaissance médiate — qui est le souvenir — j'ai conscience à Paris d'un certain phénomène mental actuel, la représentation de la Tamise, et j'ai en outre la croyance que cette représentation se rapporte à une connais-

sance immédiate que j'ai eue l'année dernière à Londres. Ainsi Hamilton reproduit la distinction de la connaissance et de la croyance, et réduit le rôle de la croyance à un strict minimum comme auxiliaire de la connaissance. Pour Stuart Mill cette thèse implique contradiction ; nous n'avons jamais connaissance que d'une croyance ; la connaissance la plus immédiate a encore pour objet le passage du subjectif à l'objectif, c'est-à-dire d'un état mental perçu à un état induit, de ce qui est dans la conscience actuelle, et par conséquent objet de connaissance, à ce qui est en dehors d'elle, et par conséquent objet de croyance. La connaissance et la croyance s'identifient chez Stuart Mill parce que, l'espace n'étant rien de réel et toutes les relations de l'espace s'exprimant en fonction du temps, la distinction du médiat et de l'immédiat se ramène à l'identification de l'actuel et du futur, du donné et du possible.

Ainsi s'interprètent pour Stuart Mill l'esprit et le monde conformément à la doctrine de l'association qu'il appelle la doctrine psychologique. L'esprit est constitué par la série des idées qui s'associent, de la même manière que le monde matériel est constitué par l'agglomération des corps graves. L'attraction universelle explique le monde des corps, l'association explique le monde des esprits sans qu'il y ait lieu de recourir à l'activité primordiale du moi. Les idées s'associent par contiguïté, par ressemblance, par répétition. Lorsque deux idées ont été contiguës dans l'esprit, par exemple lorsque j'ai associé l'idée d'un certain chemin à l'idée d'un meurtre, l'apparition de l'une détermine désormais l'apparition de l'autre. De même une idée invoque naturellement une autre idée qui lui ressemble, et l'association sera d'autant plus forte qu'elle se sera plus souvent répétée. Les idées ainsi associées forment l'esprit suivant les trois lois nouvelles de l'oubli, de l'addition et de la synthèse. Je laisse tomber dans l'oubli les idées sans utilité, sans importance ; et je retiens les autres. Je combine les idées retenues, tantôt par

simple addition, et tantôt par une synthèse qui est quelque chose de plus. Ainsi l'orange est l'addition d'une couleur, d'un parfum, d'une forme, et ainsi de suite; la loi morale est la synthèse de l'idée d'utilité sociale et de l'idée de vengeance qui se transforment pour donner naissance à une conception différente de l'une et de l'autre.

La même théorie explique à son tour l'existence des corps. Les corps sont dits présents ou absents; leur présence signifie la présence actuelle de certaines sensations dans l'esprit. Ces sensations sont toujours plusieurs à la fois; elles forment un groupe et c'est ce groupe que nous personnifions par le nom de corps, mais le corps n'est rien que nos sensations. Le corps absent est dit exister parce que nous prévoyons de certaines conditions dans laquelle il paraîtra de nouveau présent. Il se définira donc une possibilité permanente de sensations, une possibilité de prévoir, d'après le passé, l'ordre dans lequel nos sensations à venir pourront se succéder à leur tour. Les corps ont une apparence d'étendue qui fait croire à leur réalité externe; cette maison, par exemple, est conçue par moi comme simultanément présente devant mes yeux dans toutes ses parties; mais, en réalité, les sensations par lesquelles je connais les diverses parties de sa façade se déroulent les unes après les autres dans ma conscience; je les réunis après coup. La simultanéité apparente de toutes les parties de l'étendue est une illusion qui résulte de l'association des idées. La première connaissance que nous prenons du monde est issue des sensations du toucher qui sont nettement successives; nous leur associons par une longue habitude les sensations de la vue. Les sensations de la vue deviennent capables de remplacer ainsi celles du toucher; et leur succession beaucoup plus rapide, leur flexibilité beaucoup plus grande nous donne, par comparaison avec les précédentes, l'illusion de la simultanéité objective opposée par nous à la succession subjective; mais il n'y a pas dans la nature de réalités extérieures inertes,

comme paraissent être les corps étendus ; tout ce qui est réel est déroulement de l'esprit, parce que tout est vie.

Pour les mêmes motifs, il n'y a pas dans l'esprit de cadres immobiles qui servent de mesure à nos états d'âme, et Stuart Mill rejette la quantification du prédicat proposée par Hamilton en logique, parce que cette réforme lui paraît exagérer encore le formalisme d'Aristote. Hamilton substitue à la proposition logique où le sujet est quantifié : « tous les hommes sont mortels », une équation de forme rigide, dont les deux termes sont quantitatifs : « Tous les hommes sont quelques mortels », c'est-à-dire sont : « telle quantité des mortels ». Hamilton se place au point de vue de l'extension, qui est le point de vue d'une science achevée, dans laquelle toutes les conceptions correspondent à des cadres exactement définis. Stuart Mill veut qu'on s'en tienne au point de vue dynamique de la compréhension, qui est le point de vue psychologique. Dire « le ciel est bleu » exprime un jugement de l'esprit et un libre état d'âme ; dire « la classe ciel est telle quotité de la classe des choses bleues » suppose un rapport immuable qui dessine d'avance dans les choses un cadre qui emprisonne l'esprit. Stuart Mill devait combattre Hamilton pour les mêmes raisons qui l'avaient fait combattre la logique de Hobbes. De même, enfin, Stuart Mill rejette la doctrine intellectualiste d'Hamilton sur le plaisir et la douleur, parce que définir à l'avance par des motifs rationnels les éléments qui donneront nécessairement naissance au plaisir, c'est fixer à l'avance des règles immuables à l'esprit, au développement de l'esprit, tandis que l'expérience seule est capable de nous dire quels sont les plaisirs ou les peines en nombre infini qui pourront successivement apparaître à la conscience dans le devenir de l'espèce humaine.

Ainsi Stuart Mill, dans toute sa polémique contre Hamilton, poursuit le même but qui est d'écarter, par crainte de la servitude intellectuelle, tout ce qui rap-

pelle de près ou de loin les catégories de la raison ; et le problème qui s'agite entre les deux adversaires est de savoir si Mill n'a pas tort d'assimiler à des barrières rigides les principes rationnels qui président à toutes nos pensées, et de confondre toujours le mécanisme de la matière avec la législation de l'esprit.

L'*Examen d'Hamilton* est la lutte entre deux philosophies exposées ; l'étude sur Comte est la distinction, dans le sein d'une même doctrine positiviste, de deux tendances qui divergent jusqu'à la contradiction. Mill sépare d'abord, dans la vie et dans l'œuvre de Comte, la philosophie positive qu'il accepte, et la religion positiviste qu'il rejette ; dans l'ordre même de la philosophie, il établit ensuite des distinctions irréductibles. Ce qu'il en garde avant tout, c'est l'application générale de l'esprit positif aux sciences sociales et la loi dynamique des trois états ; ce qu'il rejette, c'est la synthèse statique qui lui paraît prématurée chez Auguste Comte et faussée, et à l'élaboration de laquelle il croit qu'il faut travailler désormais dans un esprit plus libre que celui de Comte. Mill estime, contre son adversaire, que la psychologie subjective est légitime et nécessaire, parce qu'elle est l'étude des lois de l'esprit qui sont la norme suprême du réel ; il croit par conséquent que la logique, science de la vérification, doit être distincte du corps même des sciences qu'elle a pour but de vérifier ; il pense que l'explication positive des choses n'exclut pas le recours à l'action de Dieu dans le monde, et que les questions métaphysiques doivent demeurer ouvertes et non pas fermées ; il oppose surtout au dogmatisme autoritaire de Comte, en matière sociale, les revendications individualistes et libérales auxquelles il est parvenu par toutes les voies de son âme. Le libéralisme politique n'est pas pour lui la manifestation d'un état d'âme, plus ou moins superficiel et passager, mais un dogme absolu, imposé par la raison elle-même, c'est-à-dire par l'expérience la plus générale qui tient lieu de raison chez Mill ; dogme en dehors duquel il n'y a pas de garantie pour le pro-

grès moral dans l'humanité, parce qu'il n'y a pas d'indépendance pour la recherche scientifique. Toutes ces doctrines ouvertes, que Mill oppose au système fermé de Comte, se déduiraient sans peine du primat de la raison sur la matière et de la liberté sur le mécanisme, dans cette philosophie intuitionniste, de Schelling et d'Hamilton, que le même Stuart Mill repousse, peut-être parce qu'il lui donne un sens trop étroit qui la travestit.

Enfin l'*Essai* consacré à la Psychologie de Bain, et qui consiste dans un long éloge de son plus fidèle disciple, achève de caractériser par certains points toute cette doctrine de Mill, oscillante entre les contraires. Il félicite Bain d'avoir montré par le détail, mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, l'influence des conditions physiologiques sur les fonctions mentales, et par là il marque bien sa position moyenne qui est de ne pas absorber, avec les disciples de Comte, la science mentale dans la connaissance des faits physiologiques et de ne pas fermer les yeux non plus, comme l'école de Cousin, à l'influence scientifiquement nécessaire du corps sur l'esprit. En même temps il signale, avec les mêmes éloges, la modification que Bain a fait subir aux théories associationnistes des psychologues antérieurs et de James Mill lui-même. Ces philosophes absorbaient toute la vie mentale dans la vie intellectuelle, dans le mécanisme purement logique de l'esprit, et ramenaient toutes les lois de l'association, la ressemblance y comprise, à la contiguïté dans l'esprit. Bain, au contraire, entre résolument dans la voie, non encore frayée et difficile à parcourir, de l'explication de la vie émotionnelle par des conditions non logiques, c'est-à-dire purement vitales, sensitives et sentimentales. Dans la doctrine même des idées, il ne ramène plus la ressemblance à la contiguïté, mais les détache l'une de l'autre, comme deux lois opposées et complémentaires qui ne s'engendrent pas analytiquement. On pourrait dire, sans trop forcer les termes, que poser ainsi l'irréductibilité du jugement de ressemblance au fait de la conti-

guïté, c'est admettre avec les rationnalistes, au moins comme une constatation d'expérience, l'irréductibilité du jugement synthétique à l'analytique. En approuvant toutes ces modifications, Stuart Mill fait sienne la réaction de Bain contre la psychologie purement associationniste de James Mill, analogue à la réaction logique qu'il avait dirigée lui-même contre Hobbes. Dans tous les domaines de la philosophie spéculative il était entraîné ainsi, par l'évolution de ses doctrines personnelles, à corriger ou à rejeter les théories qu'il avait reçues de son éducation ou de son milieu, et nous allons voir, dans l'étude de sa philosophie pratique, la même attitude adoptée par lui en économie et en morale contre la méthode purement analytique et abstraite de Ricardo et de Bentham.

III

PHILOSOPHIE SOCIALE

Toute la philosophie sociale de Stuart Mill est dérivée des principes moraux qu'il expose lui-même dans son livre de l'*Utilitarisme*, et ce livre, dans lequel il se sépare si nettement de Bentham, montre le mieux le parallélisme qui existe entre les innovations logiques que nous avons signalées plus haut et les innovations morales qu'il nous reste à voir.

Bentham fonde la morale individuelle sur ce principe que toutes les actions humaines peuvent être classées et cotées d'après la quantité de plaisir ou de peine qu'elles engendrent. L'homme moral a pour règle de choisir les actions par lesquelles il se procurera, d'un bout à l'autre de sa vie, un maximum de plaisir et un minimum de peine. Chaque action peut être affectée d'un coefficient fixe ; et cette hypothèse de la possibilité d'un pareil calcul est nécessaire, dans l'es-

prit de Bentham, pour que la morale devienne une science positive, soustraite aux caprices individuels. Contre Bentham, au contraire, Stuart Mill fait voir que cet idéal d'une science objective, de tout point comparable à une comptabilité commerciale, est chimérique, parce que les plaisirs ne sont pas des quantités fixes. On ne peut pas dire que le plaisir de boire du lait est toujours d'une intensité deux fois moindre que celui de boire de l'alcool. Le plaisir est une qualité et cette qualité varie avec les individus et les circonstances. La doctrine de Stuart Mill — en morale comme ailleurs — consiste donc à nier toute règle objective, et cette négation est double. Il n'y a pas, comme le veut Bentham, une quantité de plaisir définie, inhérente à chaque action définie ; il n'y a pas non plus, comme le veut Kant, une qualité abstraite des actions qui fait que tel vouloir est qualitativement supérieur à tel autre, et lui doit être préféré par tous les hommes, dans toutes les circonstances. Aucune règle ne détermine à l'avance les pensées ou les volitions des hommes. Et cependant, de même que la *Logique* de Stuart Mill ne préconise pas une induction vague par simple énumération des faits, de même sa morale n'est pas l'acceptation simpliste d'une expérience quelconque ; et la subtilité de sa pensée, une fois de plus, se révèle dans la complexité de sa doctrine. Le plaisir est affaire d'expérience personnelle. En ce sens chacun prend son plaisir où il le trouve : Vitellius dans sa gloutonnerie et Socrate dans son dévouement ; il n'y a pas de loi morale supérieure qui ordonne ou qui défende. Mais c'est un fait qu'après avoir éprouvé diverses espèces de plaisirs, l'homme, devenu compétent, préfère les plus distingués aux plus vulgaires ; quiconque connaît, pour les avoir éprouvées lui-même, les joies de l'alcoolisme et les joies de la science, n'hésitera pas dans son choix ; et ce trait de la compétence morale, par lequel reparaît la hiérarchie des actions, n'est pas jeté en passant ; toute une série de conceptions politiques de Stuart Mill sur la valeur des intel-

lectuels, en est la déduction immédiate. Ainsi la morale de la compétence se retourne contre la morale benthamiste, à la fois par les éléments de subjectivité qualitative qu'elle présente, et par les éléments de distinction élective qui sont d'un autre ordre que le calcul statistique.

Les mêmes traits apparaissent dans la morale sociale. La thèse la plus élémentaire consiste à admettre que chaque individu cherchant son bonheur particulier, la somme des intérêts individuels engendre par addition simple l'intérêt général ; et l'effort de Bentham est de montrer, en partant de cette sorte de concept, l'identité de l'intérêt de chacun et de l'intérêt de tous. La théorie de Stuàrt Mill est autre, parce que, chez lui, le sentiment collectif n'est pas postérieur au sentiment individuel, mais contemporain, et également autonome. L'idée de justice diffère de l'idée de vengeance parce qu'elle suppose la substitution voulue d'une considération collective à une considération individuelle, et cette substitution est possible et légitime parce que, pour Stuart Mill comme pour David Hume, le sentiment altruiste de la sympathie est aussi naturel à l'âme humaine, aussi primitif en elle, que le sentiment égoïste ; ni Shaftesbury, ni Larochefoucauld ne démontrent l'antériorité de l'un ou de l'autre. Mais leur qualité n'est pas la même ; la sympathie n'est pas l'addition quantitative des égoïsmes, il faut choisir entre ces termes et la même expérience qui nous fait choisir, à mesure que notre compétence s'accroît, les plaisirs les plus distingués, nous fait voir aussi que tous les progrès humains s'accomplissent à mesure que les hommes collaborent, sans retour égoïste, à l'utilité générale.

L'utilité générale, et par conséquent l'utilitarisme, est toujours le critérium suprême ; par lui, la morale de Stuart Mill se distingue de toutes les morales formelles. L'acte par lequel l'individu se sacrifie, sans aucun profit pour personne, est mauvais comme une dépense stérile ; le sacrifice devient louable dès qu'il

important

produit un effet social utile, ne fût-ce que la vertu de l'exemple. Ainsi Stuart Mill postule, sans l'exprimer clairement, ce qui est le postulat explicite d'Auguste Comte : la religion de l'humanité, c'est-à-dire la sujétion de l'homme individuel, comme moyen, à l'homme universel comme fin. Les positivistes contemporains reprochent à Stuart Mill — non sans mauvaise humeur — d'avoir été équivoque dans ses doctrines, et d'avoir donné une morale qui démarque simplement les morales religieuses. C'est l'influence chez lui du saint-simonisme, dépouillé d'ailleurs du mysticisme artificiel de Comte, qui explique les incertitudes apparentes de ses conclusions ; et cette influence elle-même a été si profonde, parce que, suivant les premières pages de l'*Utilitarisme*, la morale diffère de la physique, et de toute science de faits; elle place la théorie avant la pratique, et en ce sens elle affirme ce que doit être l'acte socialement bon, avant de constater ce qu'est l'acte individuellement agréable. Ainsi apparaît, avec la grande complexité des doctrines de Mill, le parallélisme des positions qu'il a prises en morale et en logique, contre ses maîtres anglais.

Stuart Mill a fait de sa politique la conséquence de sa morale, et le plus grand éloge qu'il mérite est de n'avoir pas réussi dans sa vie parlementaire parce qu'il n'a pas admis que la morale publique puisse être différente de la morale privée. Le principe qui domine toute sa doctrine est le libéralisme absolu ; ce principe anime tous ses ouvrages ; il est l'objet principal de son livre sur la *Liberté*. Une nation ne vaut pas par la précision mécanique avec laquelle tous les membres de la collectivité coopèrent à un même acte, mais par la valeur morale de tous les individus qui la composent. Décréter une religion d'Etat, une vertu d'Etat, un enseignement d'Etat, sont à ses yeux autant de blasphèmes, contre la vérité et la justice. En tarissant la source des divergences individuelles, on tarit la source de l'énergie nationale. La liberté de l'erreur est la condition nécessaire de la science, et l'autonomie est la

condition nécessaire des vertus sociales. Stuart Mill aboutit à Kant ; et cette apologie des droits personnels est d'autant plus frappante, qu'elle s'allie chez lui aux aspirations socialistes ; la morale scientifique actuelle, qui subordonne toute liberté individuelle à la police du groupe, paraîtrait à Stuart Mill établir une insupportable tyrannie, et résulter d'une conception mesquine des destinées humaines. A une époque où la liberté individuelle est menacée par les sociologues, sous prétexte qu'elle met en péril la prospérité sociale, il est utile de relire chez Stuart Mill les pages qu'il consacre à l'intime relation de ces deux termes. Le libéralisme, dit-il, consistait dans le passé à lutter contre l'omnipotence des rois ; il consistera dans l'avenir à lutter contre l'omnipotence des parlements.

La conséquence pratique d'une telle doctrine est d'établir les garanties légales suffisantes pour protéger les faibles contre les forts, la pensée individuelle contre la volonté collective ; et tel est l'objet que Stuart Mill poursuit dans le *Gouvernement représentatif*. Le système représentatif a pour but de permettre, autant que possible, à chaque membre individuel du corps politique, de compter pour sa part dans l'organisation du gouvernement et dans la confection de la loi. Or, par une contradiction singulière, le système aboutit à l'oppression possible des minorités, c'est-à-dire à la mort politique de toute une partie de la nation ; et cet écueil est d'autant plus grave que, par le jeu de la majorité numérique, une Chambre peut ne contenir que des représentants du parti le plus fort, dès que le pays se divise, dans chacune de ses circonscriptions politiques, en deux moitiés égales, moins une voix. Pour donner à tous ces parias du vote la possibilité de se faire entendre, au profit de tous, dans le concert politique de la nation, Stuart Mill se rallie au système de Hare. Dans ce système, chaque électeur qui doit nommer un député présente toute une série de noms, trois par exemple, classés par lui en première, deuxième et troisième ligne. A mesure qu'un député, tête de liste, atteint le nombre

de voix nécessaire pour être élu, son nom est annulé sur tous les bulletins qui suivent ; le vote de ces bulletins se reporte sur le candidat présenté en deuxième ligne, et ainsi de suite. Il en résulte pratiquement que les électeurs, en minorité dans deux collèges différents, peuvent unir leurs voix et faire passer par leur entente un représentant de leur opinion. L'adhésion de Stuart Mill à ce système est une des causes qui l'ont séparé de ses électeurs. On donnera raison à lui ou à eux suivant que l'on regardera le gouvernement démocratique comme ayant pour but la victoire concrète d'une classe sur une autre classe, ou la victoire abstraite du droit impartial sur les exagérations des partis.

La même préoccupation, de ne pas laisser se confondre le gouvernement représentatif avec le règne du nombre, conduit Stuart Mill à revendiquer, sous une autre forme, les droits d'une élite contre l'oppression aveugle de la foule. Il réclame, dans ce but, l'inégalité des droits électoraux, qui confère un vote double ou triple aux membres de cette élite, soit au point de vue du cens, à cause de l'importance plus considérable de leurs intérêts matériels dans la conduite des affaires publiques, soit au point de vue des capacités intellectuelles ou morales, à cause de leurs lumières plus grandes. L'efficacité d'une pareille réforme est contestable à plus d'un titre : ce qu'il en faut retenir, c'est l'esprit qui anime Stuart Mill quand il la propose, et qui fait voir à quel point la doctrine de la qualité du plaisir, dans l'*Utilitarisme,* ne signifie pas le nivellement de tous les appétits, mais bien la distinction des lumières et le choix des beautés morales.

Enfin, ce caractère moral des théories politiques de Stuart Mill est marqué encore par les raisons qui lui font vouloir la publicité du vote. Le scrutin doit être public d'après lui, parce que l'électeur doit être considéré, non pas comme exerçant un droit, mais comme accomplissant un devoir et qu'on ne saurait trop développer dans le peuple le sens des responsabilités morales. Ici encore la déduction est fragile ; lui-même

avait auparavant préconisé le scrutin secret à une époque où il craignait que le citoyen pauvre ne fût terrorisé et violenté dans son vote par le riche, et il serait facile de montrer que dans tous les cas le scrutin public laisse la porte ouverte à l'intimidation et à la violence. On traduirait le mieux la pensée de Stuart Mill en disant que le degré de publicité possible du scrutin est, dans un peuple, la mesure du degré d'idéal moral réalisé par les mœurs publiques.

Les revendications féministes, développées dans l'*Assujettissement des Femmes*, s'expliquent par ce qui précède. Stuart Mill est l'adversaire de tout despotisme ; or, aucun despotisme n'est comparable à celui qui s'installe, du fait des hommes grossiers, sous couleur d'autorité maritale, au foyer domestique. Exigences brutales et taquines, sujétion de tous les instants et de toutes les formes, souffrances imméritées, injustices criantes, voilà ce que la loi tolère et protège. Mais la femme est au même titre que l'homme un être intelligent et moral, respectable au même degré. Stuart Mill revendique pour elle l'égalité des droits civils, sans lesquels il a raison de dire que la subordination se tourne en esclavage. Il revendique, par une déduction plus lointaine, l'égalité des droits politiques qui lui paraît seule garantir la précédente. Objecte-t-on que cette égalité est contraire aux indications de la nature qui a fait la différence des sexes ? La distinction qu'on signale entre les capacités actuelles des deux sexes, et qu'on impute à la nature, est attribuée par Stuart Mill, fidèle disciple d'Helvétius, à l'éducation prolongée des générations antérieures ; l'éducation à venir corrigera l'erreur atavique et rétablira l'identité psychique des deux sexes. — Cette identification est-elle possible ou même désirable ? Il est permis de soutenir, contre Stuart Mill, la distinction naturelle et définitive de la vie domestique et de la vie publique ; et de ne pas confondre, comme lui, l'identité des fonctions avec l'égalité des droits ; il serait illégitime de méconnaître la droiture de ses intentions morales et,

certaines prémisses une fois admises, la cohérence de ses déductions logiques.

Les *Principes d'Economie Politique* de Stuart Mill sont un ouvrage considérable, qui mériterait une analyse détaillée au même titre que sa *Logique.* La nécessité de nous restreindre nous oblige à indiquer seulement l'esprit général de cette œuvre, et les conséquences pratiques qui corroborent l'ensemble des doctrines morales de l'auteur. En économie, comme en logique, Stuart Mill fait prépondérante la vie de l'esprit, et substitue de même, à l'analyse purement abstraite des économistes antérieurs, les considérations dynamiques et qualitatives. Son but avoué est de traiter l'économie comme une partie de l'ensemble des sciences sociales, suivant les mêmes principes moraux. Le capital est une accumulation de salaires qui correspond à une accumulation d'énergie ; l'outillage inerte ne vaut pas par lui-même, mais par le travail perpétuellement renouvelé qui répare ses perpétuelles usures. Le salaire n'est pas régi par la cote abstraite de l'offre et de la demande, mais par les considérations de qualité et de confiance qui varient avec l'état des personnes ; toutes les formes de la puissance humaine, intellectuelle, sociale, morale — la science industrielle, la sécurité gouvernementale, l'esprit d'ordre et de travail — contribuent à la prospérité économique ; par derrière tous les phénomènes de la richesse, il y a les faits de la vie et les lois de la morale. Toute résistance matérielle cède devant l'énergie humaine, et deux limites seulement sont imposées par la nature à la puissance indéfinie du vouloir humain : le chiffre de la population et la fécondité de la terre.

De là la position prise par Stuart Mill dans les deux problèmes, si vivement débattus en Angleterre, du malthusianisme et du socialisme agraire. Mill estime, cemme Malthus, que l'humanité doit limiter volontairement, par prévoyance intellectuelle et par retenue morale, le nombre des naissances ; que l'incapable n'a pas le droit de vouer par avance une famille nombreuse à

la misère et au vice ; que les lois des pauvres de la reine Elisabeth, en mettant l'entretien des indigents à la charge des communes, favorisaient l'insouciance et le vice; que la loi de 1834 a raison d'interner les pauvres dans les maisons de travail, où l'assistance se paie de la liberté ; et enfin que le spectacle d'un homme, qui a mis au monde une nombreuse famille qu'il est impuissant à nourrir, doit exciter avant tout les sentiments de réprobation qu'on éprouve pour l'intempérance et le vice.

Le socialisme agraire, théoriquement développé dans l'*Economie Politique*, est exprimé dans le programme d'une ligue pour la réforme de la tenure de la terre, rédigé par Stuart Mill en 1870. Ce programme est double : d'une part, extirper d'Angleterre tous les souvenirs féodaux qui s'opposent à la libre transmission de la terre, et provoquer ainsi un morcellement des propriétés, un libre échangisme terrien, analogue à celui qui existe en France ; d'autre part, intercepter, par une taxe progressive, la plus value de la rente foncière au profit de la collectivité. Cette sorte de socialisme, nettement limité à la terre et à sa rente, n'empêchait pas Stuart Mill de déclarer, dans ses fragments de 1869, que l'individualisme absolu lui paraissait encore préférable au communisme absolu, parce qu'il respecte mieux les qualités essentielles de l'individu : responsabilité et liberté.

Cette idée des valeurs individuelles dicte à Stuart Mill les conclusions politiques de l'Economie. Jusqu'à ce jour les classes ouvrières ont été soumises à la tutelle gouvernementale ; cette tutelle doit être de plus en plus allégée. A l'exception de quelques lois protectrices indispensables pour les enfants — et non pas pour les femmes, qui doivent être traitées en hommes — la meilleure doctrine gouvernementale en matière économique, est celle de la liberté. Mais cette liberté suppose chez les classes ouvrières une culture de plus en plus élevée de toutes les facultés individuelles. La sujétion de certaines classes, dites inférieures, à d'autres classes,

dites dirigeantes doit être abolie et remplacée de plus en plus par les rapports réciproques de droits et de devoirs dans toutes les classes dont la société se compose. L'avenir des classes ouvrières est ainsi conçu comme une revendication des droits individuels, subordonnée à l'accomplissement de plus en plus parfait des devoirs moraux que ces droits impliquent.

La formation de l'individu, le développement de sa valeur scientifique et morale, est donc le terme auquel nous revenons toujours ; toute question sociale et morale se résout en un problème de l'éducation. Stuart Mill n'a pas laissé sur ce point de traité systématique ; mais l'*Adresse aux Etudiants de Saint-André* contient les traits essentiels d'un programme complet. Ce qui caractérise ce programme, c'est l'union étroite des études classiques, que Stuart Mill met en très haut rang, et des études modernes ; c'est la culture de l'abstrait, comme la logique, à côté du concret ; c'est surtout l'idée que ce qui importe le plus ce n'est pas la connaissance en elle-même, mais la formation intellectuelle et morale qu'elle procure à l'individu. A cette formation générale la science ne suffit pas ; il y faut joindre le sens de la poésie et de l'art, la compréhension de la nature ; il y faut ajouter le sens métaphysique et religieux, sous sa forme la plus rationnelle, qui n'exclut pas, chez les étudiants de théologie, les professions de foi confessionnelles, philosophiquement interprétées. Tout le programme est ainsi conçu du point de vue des humanités les plus hautes, plein d'ouvertures sur l'infini.

Les idées morales d'un penseur aboutissent à ses idées religieuses : les *Essai sur la Religion* de Stuart Mill achèveront de caractériser sa manière et de préciser sa doctrine.

L'*Essai sur la Nature* a pour objet de rejeter tout système qui prétendrait ériger les lois de la nature en lois de la morale pour l'humanité. Si l'on appelle nature l'ensemble de tout ce qui existe, l'homme, et toutes ses actions quelles qu'elles soient, sont naturels au

même titre que tous les événements physiques ou biologiques, et l'expression « agir comme la nature » ne signifie rien. Pour lui donner un sens il faut donc opposer la nature à l'homme, les données de l'expérience aux actes de l'esprit ; mais alors, dit Stuart Mill, la nature est un monstre d'iniquité, qui sème partout la souffrance et la mort. Les instincts que nous appelons naturels sont la plupart du temps des appels à l'égoïsme et à l'injustice. La vie morale n'est donc pas une imitation de la nature, mais au contraire la série des efforts par lesquels l'homme se soustrait à son despotisme, et conquiert la vertu par autant de victoires sur la brutalité des choses. Cette théorie de Mill est très nette au point de vue négatif ; elle répudie tout fondement naturaliste de la morale humaine. Elle est moins nette au point de vue positif : d'où vient chez l'homme, si les instincts de la nature sont mauvais, cette tendance à lutter contre eux ? Stuart Mill hésite entre la pensée qu'il y a dans l'homme une noblesse native, par laquelle il surmonte les choses, et la crainte d'ériger en loi fixe, c'est-à-dire inerte, ce principe de désintéressement et de noblesse. Le devenir moral est un fait, et ce fait se justifie par lui-même, comme l'induction scientifique, à chaque conquête nouvelle qui le corrobore et l'étend.

L'*Essai sur l'utilité de la Religion* pousse plus loin l'analyse de ces fondements inconnus du devenir moral. La doctrine évolutive, qui est déjà en puissance chez Auguste Comte, a substitué peu à peu à la critique logique des religions leur critique sociale. On se demandait autrefois si telle religion était vraie ou fausse ; on comprend aujourd'hui qu'une religion, même fausse d'un point de vue abstrait, peut être justifiée par son caractère social, et cette formule elle-même doit s'interpréter. L'interprétation est mauvaise si elle substitue, au culte de la vérité, le culte de l'utilité ; l'intérêt ne justifie pas le mensonge. Mais l'on peut comprendre aussi que la vérité d'une religion ne résulte pas du rapport entre ses dogmes et les choses en soi, mais

du rapport qui existe entre ces dogmes et l'ensemble de l'état social par lequel ils se justifient et dans lequel ils vivent. Il ne suffit pas de dire qu'une doctrine est fausse ; il faut encore montrer pourquoi elle a été admise, quoique fausse, et si elle se justifie par les conditions qui lui ont donné naissance. Envisagée de ce point de vue, la religion a été en fait la plus haute autorité parmi les hommes ; elle n'a pas été le facteur direct de la moralité, mais simplement le véhicule social qui conférait aux idées morales, venues d'ailleurs, le prestige de son autorité ; souvent elle a employé cette même autorité à mal faire ; la fixité du dogme religieux se tourne en fixité du dogme moral, et par suite en négation du progrès. Il faut donc, conclut Stuart Mill, garder de la religion ce qui en fait la force, c'est-à-dire l'idéalisation des sentiments humains, et rejeter ce qui en fait le mal ; il faut substituer, aux religions confessionnelles, la religion de l'humanité. Ainsi le dogme d'Auguste Comte, que nous disions implicitement contenu dans la morale de Stuart Mill, est ici explicitement exprimé. La religion de l'humanité diffère des autres parce qu'elle ne promet pas l'immortalité personnelle, mais la vie est si peu désirable par elle-même qu'il faut plutôt voir dans cette négation une raison de l'adopter. Ainsi Stuart Mill, membre de la Compagnie des Indes, parle comme le Bouddha, du sentiment insupportable qui s'attacherait à l'idée d'une vie sans fin, et du bonheur que conférera le repos après la tâche accomplie. Mme Mill était alors vivante, et la doctrine contraire va poindre dans l'*Essai sur le Théisme*, postérieur à sa mort.

L'*Essai sur le Théisme*, qui a pour but de serrer de plus près les problèmes précis de la religion, aboutit à une sorte de conciliation mentale, qui déconcerte d'abord, entre la logique raisonnante et la foi intuitive, et cette position s'explique, comme toujours, par l'oscillation de Stuart Mill entre l'influence de son éducation primitive et l'effort personnel qui l'en affranchit. Stuart Mill avait été élevé par son père dans l'irréligion

absolue, au point de pouvoir dire qu'il était sans doute le seul homme chez lequel quelque croyance préalable, contractée dès l'enfance, n'eût pas précédé l'incroyance de l'âge mûr. Les négations de James Mill résultaient, par un choc en retour, de l'apologétique de Butler. L'évêque Butler avait écrit en 1736 l'*Analogie de la religion naturelle et de la religion révélée avec le cours de la nature*, pour montrer que les difficultés opposées aux croyances confessionnelles ne sont pas plus grandes que les difficultés qui s'opposent au déisme; et que les mêmes raisons, qui militent dans la nature en faveur de l'existence de Dieu, témoignent aussi d'une révélation. James Mill retourne l'argument, et conclut que le déisme se heurte aux mêmes difficultés que la révélation. De là cette idée que nous avons vue plus haut : la nature est pleine de mal, et le Dieu qui l'a créée, s'il l'a voulue ainsi, est un monstre. Pour échapper à cette conséquence James Mill et Stuart Mill aboutissent au manichéisme. Il y a dans les œuvres de la nature, et surtout dans les tendances de l'âme, assez de traces de bonté pour que l'on puisse admettre une plus grande probabilité en faveur de l'existence d'un Dieu qui est bon ; mais il y a tant de mal dans le monde qu'il faut admettre en même temps que la bonté de Dieu a été limitée par son impuissance. La nature est, chez Stuart Mill comme chez Platon, une matière rebelle. Dieu est la bonté qui essaie de l'assouplir, mais sa puissance n'est pas infinie, et c'est pourquoi Leibniz disait avec raison que le monde n'est pas parfaitement bon, mais aussi bon que possible. Un Dieu existe donc, qui possède la bonté sans la toute puissance.

Faut-il aller plus loin dans cette voie religieuse jusqu'à l'immortalité de l'âme et jusqu'à la révélation? L'immortalité de l'âme suppose d'abord sa spiritualité, c'est-à-dire sa distinction absolue d'avec le corps. Les mots esprit et matière, sans désigner des substances différentes, correspondent au moins à des modes différents de l'existence. Dans l'expérience actuelle les phénomènes de l'âme sont toujours liés aux conditions du

corps, et la conséquence semble bien en être la négation de l'immortalité. Mais, ici, comme toujours, Stuart Mill échappe à toutes les prévisions par la multiplicité de ses points de vue. Ce qui vaut pour l'expérience présente ne vaut pas pour l'expérience d'un autre ordre ; et, surtout, l'âme qui est la conscience d'une permanence, ne doit pas être confondue avec la multiplicité des états qui changent dans cette permanence. On peut donc admettre le passage de l'âme à l'immortalité, à condition de bien comprendre que ce passage n'est pas une transformation brusque, et que l'âme doit passer de la vie présente à la vie à venir dans l'état de vertu ou de vice, avec l'ensemble des tendances, dont elle est animée au moment de la mort : thèse étrange, qui correspond à l'idée d'une vie terrestre prolongée, suivant les doctrines de Raynaud, sur des globes non terrestres, plutôt qu'à une doctrine purement religieuse, qui signifie toujours plus ou moins le passage du temps à l'éternité.

Que deviennent la révélation et le miracle? Ce qu'il y a de frappant chez Stuart Mill, c'est qu'il n'oppose pas à ces conceptions la fin de non recevoir qui leur serait opposée par les positivistes français. La révélation suppose que Dieu est impuissant à assurer le salut des hommes par des voies purement naturelles, et qu'il lui faut recourir à un message spécial ; or cette conception ne heurte pas celle d'un Dieu qui veut sauver les hommes, parce qu'il est bon, et qui ne le fait pas par des moyens purement naturels, parce qu'il n'est pas tout puissant, De même, le miracle est usuellement nié par cette raison que, plus il est miraculeux, plus il est en contradiction avec le cours des choses et avec l'expérience universelle ; mais c'est un cercle, puisque un seul miracle, s'il était constaté, serait lui-même un fait d'expérience admissible au même titre que les autres. Sans doute, toute probabilité logique est d'accord avec la raison — que Stuart Mill appelle croyance — contre la conception du miracle et de la révélation ; mais ici encore Stuart Mill, qui reprochait si durement

à Hamilton, d'avoir établi une solution de continuité entre la raison et la croyance, établit une solution analogue entre la croyance et l'imagination. Mill appelle croyance la doctrine fondée sur la logique, que nous appelons d'habitude la raison ; il appelle imagination l'ensemble des conceptions individuelles que nous appelons souvent les croyances, et il conclut que, dans les cas douteux, il nous est permis, même contre toute probabilité contraire, de nous enchanter de belles espérances. La disposition à la joie, c'est-à-dire la tendance à anticiper toujours les choses par leur côté le plus favorable, accroît notre vaillance à la lutte, et ne nous aveugle pas plus que les dispositions contraires sur les difficultés réelles qu'il nous faut vaincre. C'est donc une hygiène mentale qui est bonne, que d'accepter des esp rances que la logique stricte justifie mal ; et ainsi les dernières formules de Stuart Mill aboutissent à faire consister, dans une illusion heureuse et joyeuse, les tendances par lesquelles il a lui-même lutté contre le positivisme étroit de ses précurseurs, et par lesquelles la conscience humaine se libère, au nom d'une espérance transcendante, de sa condition relative.

Telle est l'œuvre de Mill, si ondoyante et si diverse qu'il est difficile de porter sur elle un jugement univoque, et de la classer nettement ; ne voulait-il pas échapper lui-même, par la souplesse de la vie, à toutes les classifications et à tous les cadres ? Il s'est progressivement éloigné de l'associationnisme du XVIIIe siècle, non seulement parce que la vie sentimentale, d'abord étouffée par l'éducation paternelle, reprenait peu à peu possession de son âme, mais aussi parce que la méthode d'analyse abstraite des algébristes, qui est celle de James Mill, de Bentham et de Ricardo, aboutit à enfermer l'esprit dans des cercles de fer, dans des limites mécaniques et matérielles, desquelles il veut s'affranchir ; le sentiment de l'indéfinie liberté de la culture de l'esprit est le fait qui domine sa philosophie,

et qui, par une interprétation peu exacte, l'arrête à mi-chemin sur la voie de la métaphysique. Le rationalisme en effet apparaît, dans les systèmes une fois réduits en formules et en syllogismes, comme une doctrine fermée qui oppose à la libre allure des pensées, les mêmes obstacles que Stuart Mill avait voulu briser dans l'algèbre, et c'est en effet la crainte de réduire tout acte intellectuel à un schématisme abstrait et inerte qui fait que Lachelier se rencontre avec Stuart Mill pour condamner, d'un point de vue plus métaphysique, le syllogistique plus mathématique d'Hamilton. Mais la raison suprême, qui est Dieu, doit être conçue avant tout, non pas comme le réservoir des vérités toutes faites, que les hommes en extrairaient tour à tour, mais plutôt comme la norme immuable et absolue de toutes les pensées mobiles et relatives, cemme un devoir-penser et un devoir-être ; l'erreur de Mill, que Lachelier combat sur ce point, au nom d'une métaphysique mieux interprétée, est de ne pas voir que la validité des connaissances, dans tous les domaines, exige, en dehors de l'humanité qui les induit par une expérience progressive et fragmentaire, un critérium absolu de vérité et d'erreur. La distinction de l'ordre de la connaissance, suivant laquelle toute démarche de l'esprit est instable et indéfiniment perfectible, et de l'ordre de l'existence, suivant laquelle la perfection est en acte dans la pensée de Dieu tout ce qu'elle doit être, concilie seule l'infinie liberté et l'infinie certitude. Le problème moral illustre cette distinction. Ici surtout le mobile qui détermine Mill, et après lui tous les partisans de la morale positive et scientifique, est l'aversion qu'ils éprouvent pour la morale théologique, parce qu'il leur semble que, même chez Kant, la position d'un impératif divin ou catégorique supprime la liberté humaine, transforme l'obligation en contrainte, et détruit la morale. C'est toujours le même paralogisme qui consiste à ne pas admettre que le problème moral, comme tout problème philosophique peut-être, se pose en effet sous la forme d'une antinomie. Si la liberté

humaine ou le caprice existait seul, ou si la loi externe et divine existait seule, il n'y aurait pas moralité ; la moralité consiste précisément dans l'effort que fait l'homme pour soumettre sa liberté à la loi ; et cette loi est divine, non parce qu'elle lui est étrangère, mais parce qu'elle est, dans le plus profond de son être, l'expression la plus forte de l'infinité de sa raison. Dans cette antimonie du relatif et de l'absolu, de la liberté humaine et de la raison divine, consiste précisément le problème religieux, et l'on peut dire que Stuart Mill et Comte en ont méconnu tous deux le caractère essentiel, parce que chacun n'en a vu qu'un aspect différent. La religion est, dans ses résultats, le lien social le plus puissant qu'il soit donné à l'homme de connaître, parce qu'aucune synthèse n'est comparable, en amplitude et en profondeur, à l'union de tous les hommes dans la foi à un même Dieu, duquel ils dérivent une même doctrine universelle. Mais ce résultat, si désirable soit-il, ne se peut pas acheter par un artifice social ou par un compromis des consciences ; il ne peut et il ne doit résulter que de l'adhésion libre et spontanément consentie de tous les esprits à une croyance commune. En ce sens la doctrine de Mill, sur le primat des consciences, est plus religieuse que celle de Comte sur le primat social ; et l'attitude de Mill, dont l'esprit s'entrouvre sur l'infini métaphysique, est plus respectueux des choses de Dieu que celle de Comte.

ŒUVRES DE STUART MILL

Système de Logique déductive et inductive; Londres, 1843; traduit sur la 6e édition anglaise par L. Peisse, 2 vol. in-8°; Paris, Ladrange, 1866-1867.

Essais sur quelques questions controversées d'Economie politique; 1 vol. Londres, 1844; — non traduits.

Principes d'Economie politique; Londres, 1848; — trad. Dussard, et Courcelle-Seneuil; 2 vol. in-8°; 2e édition; Paris, Guillaumin, 1862.

Le même ouvrage; analyses et extraits par L. Roquet; 1 vol. in-18, avec portrait de Stuart Mill; Paris, Guillaumin, 1889.

La Liberté; Londres, 1859; — trad. Dupont-White, 1 vol. in-12; Paris, Guillaumin, 1861.

Dissertations et Discussions; I et II, Londres, 1859; III, 1867; IV, 1876; — non traduits, sauf:

La Révolution de 1848; — diss. II, 7; — trad. Sadi Carnot; 1 vol. in-18; Paris, Germer Baillière, 1875.

La Psychologie de M. Bain; — diss. III, 3; — trad. dans *Revue des Cours littéraires;* août, 1869.

La vie et les écrits de Berkeley; — diss. IV, 7; — trad. dans *Revue philosophique,* 1876, I.

Programme de la Ligue de Réforme pour la tenure de la terre; diss. IV, 11; — trad. dans *Critique philosophique,* 1873.

Le Gouvernement représentatif; Londres, 1861; — trad. Dupont-White; 1 vol. in-12; Paris, Guillaumin, 1862.

L'Utilitarisme, Londres, 1861; — trad. Lemonnier (*Revue nationale,* 1865); 1 vol. in-12; Paris, Germer Baillière, 1883.

Auguste Comte et le Positivisme, Londres, 1865; — trad. G. Clémenceau; 1 vol. in-12; Paris, Germer Baillière, 1868.

La Philosophie de Hamilton; Londres, 1865; — trad. Cazelles sur la 3e édition anglaise; 1 vol. in-8; Germer Baillière, 1869.

L'Instruction moderne, adresse inaugurale à l'Université de Saint-André; 1867; — *Revue des Cours littéraires*, juillet, août, 1867.

L'Assujettissement des femmes; Londres, 1869; — trad. Cazelles, 1 vol. in-12; Guillaumin, 1869.

La Question agraire irlandaise; Londres, 1870, — non traduit.

Autobiographie; Londres, 1873; — trad. Cazelles, sous le titre : *Mes Mémoires;* 1 vol. in-8; Germer Baillière, 1874.

Essais sur la religion; Londres; 1874; — trad. Cazelles; 1 vol. in-8, Paris, Alcan, 1875.

Fragments inédits sur le Socialisme, composés en 1869; — *Revue philosophique*, 1879, I.

Correspondance inédite avec Gustave d'Eichthal (1828-1842 et 1864-1871) traduite et publiée par Eugène d'Eichthal, 1 vol. in-18; Alcan, 1898.

Lettres inédites de John Stuart Mill à Auguste Comte, avec les réponses de Comte (1841-1847), publiées par Lévy-Brull, 1 vol. in-8, Alcan, 1899.

On a consulté, pour la biographie de Stuart Mill, les ouvrages suivants :

Stuart Mill : *Autobiographie*; — *Correspondance avec G. d'Eichthal;* — *Correspondance avec Comte.*

Alexandre Bain : *James Mill, a biography*; Londres, 1882 (analysée par Marion, *Rev. philos.*, 1883, II); — *John Stuart Mill, a criticism with personal recollections*; Londres, 1882.

Leslie Stephen : article *Mill* (*John Stuart*) dans le *Dictionary of national biography*, de Sydney Lee; Londres, 1894.

Herbert Spencer : *Autobiography*, Londres, 1904.

L. Rey : *John Stuart Mill* (dans la *Démocratie du Midi*, Avignon, 11 et 15 mai 1873) — *Etudes sur John Stuart Mill* (dans *Revue chrétienne*, Paris, 1874, 1875, 1877).

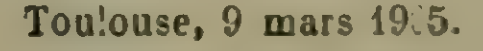

Toulouse, 9 mars 1905.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

2207-07. — Imp. des Orph.-Appr., F. Blétit, 40, rue La Fontaine, Paris.

